



www.comptoirlitteraire.com

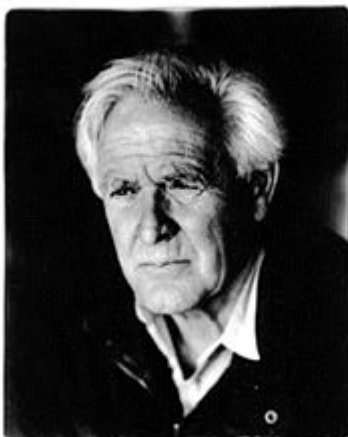
André Durand présente

David John Moore Cornwell
dit

John LE CARRÉ

(Grande-Bretagne)

(1931-)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Fils d'un homme d'affaires douteux, séducteur et même escroc flamboyant qui alla en prison à Singapour, Djakarta, Hongkong, Zurich, il fit cependant de bonnes études dans une «public school», la Shelborne School (l'école de "Goodbye Mr. Chips"), mais refusa à seize ans d'y retourner et fut envoyé apprendre les langues étrangères à l'université de Berne. Il fit ensuite son service militaire dans l'"Army Intelligence Corps" qui le posta à Vienne : on était en 1948-1949, à l'époque du pont aérien de Berlin, et il était donc aux premières loges pour percevoir toute l'ambiguïté de la «realpolitik» qui se jouait sur la carte d'une Europe qui n'était sortie de la guerre que pour se scinder en deux camps. Revenu faire des études à Oxford, il en sortit en 1956 pour devenir professeur de langues (allemand et français) à Eton, vivier de la classe dirigeante britannique. Reçu à un concours du "Foreign Office" (ministère des Affaires étrangères), il fut son employé de 1959 jusqu'en 1964, produisant des traductions pour cinq différents premiers ministres britanniques. Il fut nommé deuxième secrétaire à l'ambassade d'Angleterre à Bonn (1960-1963), puis consul à Hambourg (1963-1964). C'est sous cette couverture diplomatique qu'il devint agent des services secrets britanniques, le MI 6. En 2008, il révéla au "Sunday Times" qu'au début des années 60, il «*avait été tenté de passer à l'Est, non pour des raisons idéologiques. Mais, quand on espionne chaque jour de manière intensive, qu'on s'approche toujours plus des gens d'en face, le pas à franchir semble si petit...*», ce qui laisse à penser qu'il y aurait peut-être eu pour lui des raisons sentimentales de franchir le Rideau de fer. Cette révélation marqua les esprits en Grande-Bretagne. Ses loisirs de diplomate lui permirent d'écrire :

"A call for the dead"

(1960)

"L'appel du mort"

Roman

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, George Smiley, qui est membre du service de renseignement britannique, a interrogé un individu suspecté d'espionnage qui est ensuite trouvé mort, apparemment de sa propre main, ayant laissé une note qui suggère que c'est l'interrogatoire qui l'a poussé à la mort. Smiley, qui est fatigué d'en avoir vu plus qu'il n'en aurait voulu au cours de la guerre, mais qui ne peut refuser ce dernier appel au devoir, cherche à déterminer s'il s'agit d'un suicide ou d'un meurtre, si le mort était un espion. Il est ainsi amené à un affrontement avec des agents de l'Allemagne de l'Est, dont l'une, qui est très intelligente et même retorse, et qui fut belle autrefois, est une héroïne du monde souterrain qui détient un terrible secret.

Commentaire

Ce premier roman de Le Carré, qui a le mérite d'être bref et de présenter une intrigue qui est juste assez compliquée, est important surtout parce qu'il introduit George Smiley. Nous entrevoyons son passé, son travail d'enquêteur durant la guerre, l'histoire de son mariage, à la fin de la guerre, avec Lady Ann, qui le décrit comme «*un personnage d'une banalité stupéfiante et le laissa tomber deux ans plus tard, pour un coureur automobile cubain*». C'est, en effet, un petit monsieur courtaud, rondouillard, bedonnant et myope, qui ressemble à un batracien. On le prendrait pour un sous-chef de bureau fatigué, avec «*son costume râpé qui pendouille sur sa silhouette trapue comme la peau d'un crapaud ratatiné*». Mais ce personnage un peu effacé, qui se perd facilement dans l'anonymat de la foule londonienne, est intelligent et même subtil. D'un caractère paisible, il a la violence en horreur, mais apparaît occasionnellement comme un homme d'action et pas seulement le penseur qui exerce son intelligence dans son bureau qu'il sera dans les livres suivants. Il vit le conflit d'un homme moral qui est amené à agir d'une façon immorale pour atteindre un but élevé. La réflexion porte aussi sur la nature de la trahison (trahison personnelle dans une relation et trahison du pays). Les autres personnages ne sont pas fouillés, et n'existent que pour le fonctionnement de l'intrigue ; Smiley lui-même est froid et distant. L'écriture est déjà celle d'un professionnel et déjà apparaissent quelques-

unes des obsessions de Le Carré. Mais c'est surtout un roman qu'on lira si on tient à avoir lu toute l'oeuvre de Le Carré. Il fut porté à l'écran par Martin Ritt avec James Mason et Simone Signoret, puis par Sidney Lumet en 1967 sous le titre "*The deadly affair*".

"A murder of quality"

(1962)

"*Chandelles noires*"

Roman

Une lettre d'une ex-collègue des services secrets qui craint pour sa vie amène George Smiley à enquêter sur un meurtre commis dans l'univers glacial de ces «public schools» si chères à Le Carré et où les privilèges cachent de noirs secrets.

Commentaire

Ce roman a été adapté au cinéma par Gavin Millar, avec Denholm Elliott et Glenda Jackson

David John Moore Cornwell était premier secrétaire de l'ambassade britannique à Bonn quand, le 13 août 1961, des camions se présentèrent au point de passage de Berlin-Est, transportant des parpaings. Dans la nuit, les soldats se mirent à l'œuvre pour construire en quelques heures un mur, doublé de barbelés, de mines, de chausse-trapes, gardé par des chiens, des miradors, des mitrailleuses lourdes pour stopper l'hémorragie de la population «socialiste». Le grand frère, l'U.R.S.S., en avait décidé ainsi. Traumatisé par les images de Berlinois de l'Est sautant de fenêtres d'immeubles, David John Moore Cornwell, pour qui le Mur était «*le symbole parfait de la folie humaine*», qui avait le sentiment «*très fort d'un désastre continu*», voulait écrire un roman sur le sujet, jeta quelques notes sur le papier, cherchait un personnage. Un jour, il s'arrêta à l'aéroport de Düsseldorf, s'accouda au bar. Un homme arriva, las, fripé, laminé. «*Il a sorti une énorme quantité de pièces de sa poche, et il y avait là six monnaies différentes. Il a tout mis sur le comptoir et a simplement dit : "Give me a drink." Je tenais mon personnage*». En cinq semaines, dans le train qui l'emmenait tous les matins de Königswinter à Bad Godesberg, il noircit six cents pages. Il confiera plus tard : «*J'ai eu le sentiment d'avoir écrit quelque chose de bon*». Il réduisit à deux cents pages le livre qui était alors intitulé "*La carcasse du lion*", fut autorisé par ses supérieurs à publier mais sous un pseudonyme (il aurait choisi «*John Le Carré*» en passant, a-t-il dit, devant la devanture d'un cordonnier), l'envoya à son éditeur qui lui expédia un chèque de cent vingt-cinq livres, avec ce petit mot : «*Je ne peux faire mieux, mon cher Cornwell, compte tenu du peu de succès de vos précédents livres.*» Il fit encadrer le chèque et changea d'éditeur. Ainsi parut :

"The spy who came in from the cold"

(1963)

"*L'espion qui venait du froid*"

Roman de 220 pages

À Berlin, dans les années cinquante, l'espion britannique Alec Leamas est rappelé par ses supérieurs pour abattre le chef du contre-espionnage est-allemand, Mundt. Pour réussir sa mission, il feint d'avoir été remercié par son service, d'être prêt à livrer ses secrets aux communistes, et simule l'ivrognerie. Ces ruses lui permettent de franchir le rideau de fer. Puis on le renvoie derrière jouer le rôle de transfuge passé à l'Est, et il s'aperçoit alors, trop tard, qu'il a été floué, manipulé par ses supérieurs.

Commentaire

La publication de ce roman glacial et terrible passa inaperçue, l'auteur, anonyme, n'ayant pas droit à la moindre interview, à la moindre publicité. Il fallut que lord Beaverbrooke, patron d'un groupe de presse britannique, qui, *«comme tel, avait été mêlé à toutes les intrigues de haut vol dans le monde du renseignement»*, donne l'ordre de publier le roman en feuilleton dans le *"Daily Express"* pour que *«les ventes remontent de façon spectaculaire. Quand le livre est sorti aux États-Unis, les choses sont devenues folles»*.

Le livre créa alors une commotion dans le genre du roman d'espionnage. John Le Carré, pour qui James Bond était *«une pute»*, et OSS117 *«un con»*, montrait la réalité des espions : *«Pour qui prend-on les espions? Pour des prêtres, des saints, des martyrs? Non ! C'est un minable défilé d'imbéciles vaniteux, de traîtres aussi, oui ; de pédés, de sadiques, d'ivrognes, de types qui s'amuse à jouer aux cow-boys et aux Indiens pour mettre un peu de sel dans leur triste existence»*. C'était donc ça, l'univers scintillant de l'espionnage? Les gens y mouraient, les espionnes n'avaient pas *«les cuisses longues et les seins en poire»*, les Vopos tiraient à vue, Evgueni Primakov, qui s'appêtait à devenir patron du KGB, s'identifiait, étrangement, à Smiley, le bedeau du renseignement, et Alec Leamas était un antihéros.

Le Carré amorçait en effet son étude de l'espionnage au temps de la guerre froide. Il commençait son travail de déconstruction du monde animé par les hommes en gris. Il montrait, derrière le Mur, le fameux Mur, tout un monde de ronds-de-cuir, de curés défroqués, de flics catarrheux, de délateurs atteints de cirrhose, jouant de longues parties d'échecs. Il renvoyait dos à dos les uns et les autres, dénonçait l'idéalisme de ces ex-étudiants de Cambridge ainsi que le cynisme des bonzes du K.G.B.. Il mettait en relief l'inhumanité et l'amoralité de ces luttes internationales.

Les professionnels du renseignement achetèrent le livre. À Berlin, Markus Wolf, le chef de l'espionnage est-allemand dont David Cornwell n'avait jamais entendu parler, le lut : *«Il se dégage de ce roman un climat très proche de la réalité.»* Il était persuadé que le personnage de Mundt, le maître-espion du bouquin, était calqué sur lui. Plus tard, il changera d'idée et se verra mieux en Karla, le héros obscur de la trilogie de Smiley. À Moscou, où il était réfugié depuis le 23 janvier 1963, Philby, l'espion anglais, dévora le livre et, admiratif, déclara plus tard : *«Le Carré sait des choses sur moi.»* Lui aussi, il pensait s'être reconnu. Peter Bagley, chef de l'antenne Berlin de la CIA, chargé de «débriefer» les témoins du passé soviétique de Lee Harvey Oswald, reconnu : *«Le Carré élevait le débat. Son livre était très distrayant. Visiblement, il connaissait les gens...»* Robert Littell, auteur de *"The company"*, énorme et passionnante histoire romancée de la C.I.A., fait dire à un de ses personnages : *«Le Carré a tout bon en ce qui concerne l'atmosphère. Il a compris que Berlin, c'était une chasse à l'homme. Il a compris que ceux d'entre nous qui ont vécu ça n'ont plus jamais été les mêmes. On apprend plus sur la guerre froide en lisant Le Carré qu'en lisant les journaux»*. Tout le monde pensait donc alors que Le Carré avait écrit un roman fondé sur une observation. Or il a avoué : *«Je n'avais même jamais mis les pieds à Berlin-Est.»*

Les critiques, eux, furent divisés : *«Le supplément littéraire du "Times" a assassiné mon roman. On me reprochait d'être un communiste caché»*, dit David Cornwell. *«Quand le "Reader's Digest" a voulu publier la version condensée, ils m'ont fait venir à New York, pour s'assurer que j'étais politiquement correct...»* Mais, pour d'autres, Le Carré apparut tout de suite comme un maître placé à côté des grands romanciers-espions de la littérature anglaise : Joseph Conrad (*"L'agent secret"*), John Buchan (*"Les trente-neuf marches"*), Somerset Maugham (*"Ashenden"*), William Le Queux, Valentin Williams (*"L'homme au pied bot"*), A.E.W. Mason (*"Quatre plumes blanches"*) et, bien sûr, Graham Greene qui déclara : *«"L'espion qui venait du froid" est l'un des meilleurs romans que j'aie jamais lus»*.

Et le grand public fut conquis : en un an, le livre se vendit à dix millions d'exemplaires.

En 1965, il fut le premier John Le Carré adapté au cinéma par Martin Ritt, un ancien réalisateur militant de gauche, avec Richard Burton (Cornwell aurait voulu Trevor Howard aperçu dans *"Le troisième homme"*), Claire Bloom et Oskar Werner. Le film aussi fut bien accueilli. Quand Richard Burton, anti-James Bond prêta ses beaux traits fatigués à un espion, la tragédie ne fut pas loin.

Le roman eut une innombrable postérité : Len Deighton, Tom Clancy, Robert Ludlum, Percy Kemp.

Quarante ans après la construction du mur de Berlin, maintenant détruit, Smiley étant à la retraite, l'URSS étant un souvenir morbide, *“L’espion qui venait du froid”* reste un chef-d’œuvre dont il s’est vendu plus de trente millions d’exemplaires : *«Quand le Mur s’est écroulé, un nouveau marché s’est ouvert. Tous les lecteurs de l’Est se sont précipités. C’est une situation délicieuse.»*

En 1963, personne ne savait qui avait écrit *“L’espion qui venait du froid”*. L’auteur, disait-on, avait été préposé au lessivage des éléphants dans un cirque en Suisse et c’était vrai. Cependant, la presse anglaise, par des indiscretions organisées, apprit que Le Carré et Cornwell n’étaient qu’une seule et même personne. Il fut alors traqué par les journalistes ; mais, pendant un an, il continua à faire l’aller et retour entre son domicile et l’ambassade en Allemagne, continua à travailler pour le renseignement britannique. Mais, quand *«son compte en banque fut monté à vingt-cinq mille livres»*, il démissionna pour se consacrer à temps complet au métier d’écrivain :

“The looking glass war”

(1965)

“Le miroir aux espions”

Roman

Les services secrets britanniques n’ont pas monté d’opération depuis trop longtemps. Mais voilà que des preuves pas très sûres suggèrent que des missiles soviétiques ont été placés près de la frontière allemande, tandis qu’un microfilm d’une importance vitale a disparu et qu’un messenger est mort. Ils envoient donc en Allemagne de l’Est Fred Leiser, un Polonais qui parle l’allemand et qui est devenu anglais , qui fut un opérateur radio qualifié mais est maintenant dans le commerce des voitures. De nouveau, un agent est désavoué par le quartier général : *«Nous l’avons envoyé parce qu’on en avait besoin ; abandonné parce qu’il le fallait.»*

Commentaire

Les cent cinquante premières pages sont consacrées à l’atmosphère des bureaux, et Marcel Duhamel, le meilleur chien truffier littéraire de l’après-guerre, se trompa lourdement en proposant de *«couper ce début presque entièrement superflu»*.

Le roman fut adapté au cinéma en 1970 par Frank Pierson, avec Christopher Jones, Pia Degermark.

“A small town in Germany”

(1968)

“Une petite ville en Allemagne”

Roman de 300 pages

Dans une époque future où l’Allemagne de l’Ouest est en proie aux émeutes des étudiants, où le “Foreign Office” mène de délicates négociations diplomatiques pour obtenir qu’elle soutienne la demande d’entrée du Royaume-Uni dans l’Union européenne et où ressurgit le nazisme, dans la petite ville de Bonn (la petite ville du titre), le formidable agent de sécurité britannique qu’est Turner livre une course contre la montre pour trouver Leo Harting, qui a disparu de l’ambassade britannique avec certains dossiers secrets, avant que le passé, le présent et le futur de l’Allemagne ne se heurtent dans un cauchemar de violence mortelle.

Commentaire

À partir du monde politique, social et économique de la fin des années soixante, Le Carré jette vers l'avenir un regard aussi pessimiste que possible. Il y a quelques indices, pour un lecteur d'aujourd'hui non familier avec la situation en Europe en ce temps-là, pour remarquer que le roman est situé dans l'avenir. Son tableau de la vie du personnel dans l'ambassade britannique à Bonn est d'une extraordinaire précision. Il rend de nouveau la triste atmosphère dans laquelle s'effectue le travail du renseignement britannique. Son roman a le ton d'une extrême désillusion, comme le montre la déclaration d'un des personnages qui dit croire que, en ces jours, le meilleur moyen de se rapprocher de la vertu est l'hypocrisie. Le suspense est magnifique.

“The naive and sentimental lover”

(1971)

“Un amant naïf et sentimental”

Roman

À trente-huit ans, Aldo Cassidy est aux yeux du monde, sinon aux yeux de sa femme, un homme riche, qui mène une existence sans heurt. Il a réussi, car il est ingénieux et dynamique : ses inventions ont fait de lui le roi de la voiture d'enfant et il a fondé son affaire. Mais il a d'autres aspirations : il est prêt à investir son cœur comme il a jadis investi ses talents et son argent. Parcourant la campagne anglaise dans le superbe isolement de sa Bentley, vaguement en quête d'une sorte de manoir qui ferait de lui le gentilhomme campagnard sous les traits duquel il s' imagine volontiers, il fait la connaissance d'un couple charmant et adorablement bohème, Helen et Shamus, et il tombe amoureux des deux. C'est la réponse à ses prières. Ses rêves, jusqu'alors, lui avaient tenu lieu de passion ; voilà maintenant qu'ils deviennent réalité. Tour à tour pour eux disciple, mécène, amoureux, Cassidy, pris entre les deux côtés de sa nature paradoxale, se trouve entraîné de façon délirante, mais sans jamais rien perdre au fond de son innocence, dans ce monde déconcertant où le sentiment est la seule justification de l'action ; un monde tout à la fois créateur et destructeur. Son odyssée le conduit à Paris, dans les faubourgs de Londres et enfin sur les pentes des Alpes bernoises où tout se termine dans la neige.

Commentaire

Le Carré n'avait rien perdu de son habileté narrative et de son sens du suspense pour cet hymne poétique et sensuel au trio amoureux, dans la veine de *“Jules et Jim”*, avec le côté «British» qui ne fait qu'accentuer son charme. Chacun des amis-amants offre sa version de l'aventure. Mais ce roman, qui n'en est pas un d'espionnage, qui raconte une histoire d'amour, n'a pas été bien accueilli : c'est l'oeuvre de Le Carré qui a rencontré le moins de lecteurs.

“Tinker, tailor, soldier, spy”

(1974)

“La taupe”

Roman de 500 pages

Il est devenu évident, sans aucune contestation possible, que quelque part au plus haut niveau des services de renseignements britanniques, au “Cirque” (c'est le nom ambigu que l'on donne au quartier général de l'Intelligence Service parce qu'il se trouve à Cambridge Circus, au centre de Londres), se trouve un agent double : une «*taupe*» profondément installée dans leur texture même, il y a peut-être plusieurs décennies, par le Centre de Moscou. Et il est non moins évident que ce ne peut être qu'un

parmi cinq hommes : des hommes brillants, complexes, qui ont fait leurs preuves dans l'action, des hommes qui ont travaillé en étroite collaboration au long des années, qui se respectent, qui comptent les uns sur les autres malgré de violents heurts de caractère et de pénibles différences de caste, de sensibilité, malgré l'impératif fondamental de leur profession : ne se fier à personne... C'est George Smiley, un des cinq, le plus brillant peut-être et le plus compliqué de tous, qui est chargé de débusquer la taupe et de la détruire, au terme d'une longue et minutieuse recherche, d'un lent, patient, tenace et obscur travail, où, peu à peu, un palais d'illusions s'effondre, un mirage se dissipe, un espion de la base ayant été injustement compromis et rejeté à cause de la duplicité hautaine d'un des dirigeants. Mais survient le stupéfiant dénouement, le nœud ultime que Smiley doit trancher.

Commentaire

Le titre original est intéressant puisque c'est une comptine dont le sens se révèle dans la suite de l'action qui est un «whodunit», la question étant de savoir qui, parmi les personnages, est Tinker, qui est Tailor, qui est Soldier et, finalement, qui est Spy.

Le roman déroule presque avec nonchalance un tissu d'intrigues, un écheveau extraordinairement embrouillé qui se déroule pour le lecteur avec une merveilleuse délicatesse . La chronologie est bouleversée, la focalisation très variable.

L'histoire fut partiellement calquée sur l'affaire Philby. Le tableau qui est donné du monde de l'espionnage est documenté, quasi historique. On demeure dans l'espace confiné des bureaux où les services secrets livrent leur obscur combat contre l'URSS et les autres pays de l'Est. C'est un monde où les hommes, Le Carré parlant, selon son jargon confraternel, de «*lampistes*» et de «*traîne-patins*», de «*chasseurs de scalps*» et d'«*as de la filoche*», sont retournés, grillés ou achetés pour le stock : un monde de «*taupes*», de spécialistes des écoutes et de la surveillance. Dans ces subtiles batailles menées dans l'ombre par les fiers soldats du Cirque afin de démasquer les Judas, les premiers avaient, le plus souvent, été formés à Oxford, les seconds, à Cambridge. Il ne nous impose pas ses personnages : on les découvre, presque par hasard, leurs problèmes personnels étant inextricablement liés à leurs problèmes professionnels. Smiley est le personnage principal. Dépressif et cocu, en mal d'amour, il ressent avec effroi les blessures causées par cette «*chère Ann*» (lorsqu'il récupère, des mains de Karla, son ennemi soviétique, le briquet qu'elle lui avait offert et sur lequel elle avait gravé simplement «*Ann*», il l'abandonne dans le caniveau après l'avoir désiré pendant des années) ; il est un mélange de compassion en imperméable et d'impassibilité couleur de muraille. Mais il ne faut pas négliger l'épouse adorée, la rivalité auprès d'elle de Smiley et de Haydon, le mystère psychologique de celui-ci, de sa trahison, tout cela prouvant le talent de psychologue de Le Carré.

S'imposent des réflexions politiques sur les relations entre l'Est et l'Ouest, des réflexions morales sur l'intrication des problèmes personnels et des problèmes professionnels qui concernent la sécurité de la nation, enfin des réflexions vraiment philosophiques sur la soumission de l'individu à l'idéologie.

Le roman a obtenu un grand succès. Il a été adapté à la télévision en 1980 avec Alec Guinness dans le rôle de Smiley.

“The honourable schoolboy”

(1977)

“Comme un collégien”

Roman

Après avoir démasqué «*la taupe*», qui s'était infiltrée au plus haut niveau du Cirque, Smiley est devenu le chef des services secrets britanniques et a pour mission de «*nettoyer les écuries*». Déterminé à restaurer la santé et la réputation de l'organisation, et animé par le besoin de revanche, dès le premier jour de son entrée en fonction, il passe à l'attaque. Pour soldat, il choisit Gerald Westerby, vieux routier de l'Asie où l'ont entraîné ses reportages, rescapé de plusieurs journaux et de

quelques mariages, et demeuré malgré tout cela un éternel collégien. Il est dépêché en Extrême Orient, cimetière des cultures coloniales des Français, des Britanniques et des Américains, où sont mises à l'épreuve les allégeances patriotiques et où une nouvelle épreuve de force se prépare. Nous découvrons la faune qui peuple les beaux immeubles de Hong Kong, les boîtes de Bangkok ou les baraquements climatisés des bases américaines.

Commentaire

Le roman, deuxième volet de "la trilogie des Smiley" ou "de Karla", dense comme un message codé, est un des plus riches que Le Carré nous ait donnés. Avec cet humour corrosif qui ne sert sans doute qu'à masquer la secrète blessure d'une tendresse déçue, il dresse un tableau impitoyable.

"Smiley's people"
(1979)
"Les gens de Smiley"

Roman

L'irremplaçable Smiley est extirpé de sa retraite bien méritée, pour se jeter une fois encore dans le monde nauséabond de l'espionnage. Mais, à Hambourg, la longue partie d'échecs entre lui et Karla, qui ont le temps de méditer leurs coups, s'y termine, le Soviétique passant à l'Ouest.

Commentaire

Le Carré s'intéresse plus à des atmosphères et à des études psychologiques qu'à l'action. Le roman a été adapté par la BBC en 1982, dans une série très populaire en Grande-Bretagne, avec ce fabuleux acteur qu'était Alec Guinness qui, a déclaré Le Carré, «*l'avait libéré de Smiley*».

Dans les années 80, Le Carré eut l'occasion de rencontrer Kim Philby, agent britannique du MI6 passé à Moscou en 1963 ; mais il refusa « *parce que, indiqua-t-il, il avait envoyé bon nombre d'agents britanniques à la mort, notamment quarante en Albanie.* »

Le triomphe de Smiley le lui permettant, il sortit alors de son univers habituel et confortable, car le conflit entre l'Est et l'Ouest n'était pas un dilemme, pour un roman qui n'en est plus un d'espionnage mais véritablement une oeuvre qui s'est révélée, quelque peu malgré lui, un roman engagé dont le sujet est véritablement brûlant :

"The little drummer-girl"
(1983)
"La petite fille au tambour"

Roman de 480 pages

À la fin de l'été 1982, à l'aube d'une journée qui s'annonçait paisible dans le quartier diplomatique de Bad Godesberg, près de Bonn, en Allemagne, saute la voiture piégée de l'attaché d'ambassade israélien venu négocier des contrats d'armement. Deux autres explosions lui font écho : un colis saute du côté d'Anvers où laisse la vie la secrétaire du Congrès juif orthodoxe ; une poubelle infernale blesse deux personnes à Zürich. À Tel Aviv, les agents secrets israéliens comprennent que tous ces attentats sont issus d'un seul et même cerveau, celui de l'insaisissable Khalil, le terroriste palestinien qui défie l'Europe, devenu quasiment un mythe, à force d'être aperçu partout et coincé nulle part. Pour le mettre hors jeu, l'agent secret israélien Kurtz, un être seul et intense, et son second, Gadi

Becker, dit «*Joseph*», qui s'est battu pour le Golan au-delà des lignes syriennes, aidés d'une équipe entraînée, capturent, dans l'espoir de lui soutirer des renseignements qui leur permettront de retrouver Khalil, Michel, son jeune frère «playboy» et trop imprudent qui se prélassait à Munich. Après quelques jours d'incarcération dans l'isolement et l'obscurité complète, Kurtz interroge Michel, qui, traumatisé, avoue tout ce qu'il sait de son frère.

Kurtz organise, à Mykonos où elle est en vacances, une rencontre entre Joseph et Charmian, dite «*Charlie*», une comédienne anglaise de vingt-six ans quelque peu paumée, vaguement gauchiste. Bien vite, Joseph, un homme mûr mais vigoureux et séduisant, la subjuguait assez pour qu'elle le rejoigne à Athènes où elle commence à découvrir ce qu'on attend d'elle : qu'elle devienne la chèvre qui attirera le lion Khalil en se présentant comme, rétrospectivement et faussement, une des nombreuses maîtresses de Michel. En véritable metteur en scène de ce «*théâtre du réel*», Joseph, s'identifiant parfaitement au «playboy», donne donc à Charlie un passé imaginaire. Des experts en calligraphie forgent une correspondance entre elle et Michel dont elle devient amoureuse sans l'avoir connu. Puis Joseph, incarnant le personnage de Michel, sillonne avec elle la Grèce au cours d'une prétendue lune de miel où il lui inculque des notions essentielles sur sa famille, ses convictions, son opinion politique. Charlie, à qui «*ses mots, ses actes, étaient dictés*», qui ne peut «*discuter les ordres*», est prise par son rôle et, en même temps, subjuguée par son metteur en scène, s'éprend de lui. Mais il refuse son amour : pour lui, ne compte que la réussite de l'opération. Comme on n'a plus besoin de Michel, on le fait mourir dans un faux attentat.

Charlie pourra donc jouer la veuve éplorée et vengeresse, et ainsi rejoindre les Palestiniens qui, au Liban, sont massés dans des camps. Elle y apprend à tirer, à poser des bombes et s'imprègne peu à peu de leur idéologie. Elle se lie d'amitié avec Fatmeh, la soeur de Khalil, qui sait l'amour que son frère lui voue grâce aux lettres (fausses) qu'il est censé lui envoyer régulièrement. Finalement, Charlie prête serment de fidélité à la cause palestinienne avant de partir pour la Suisse rejoindre Khalil. Il l'envoie à Fribourg, la chargeant de tuer dans une explosion le professeur Minkel, à la veille d'une conférence sur la cause israélienne. L'attentat est dévié par Kurtz et les siens qui sauvent Minkel, tout en laissant les Palestiniens croire à la réussite de l'opération. Charlie retourne auprès de Khalil, qui, fier de son exploit, passe la nuit à son côté. Au petit matin, malgré cette intimité, il émet des doutes face à son engagement, la soupçonne d'un double jeu. Fouillant son sac, il découvre un émetteur radio dissimulé dans son réveille-matin. Désespérée, elle avoue la supercherie : on lui a montré Michel avant qu'il ne soit tué, mais elle ne l'a pas connu, ne lui a même jamais parlé ; le voyage, la correspondance, n'étaient que fourberies. Khalil est en fureur, mais n'a pas le temps de se retourner contre elle car Joseph se précipite dans la chambre et lui fait sauter la cervelle. Les journaux rapportent l'événement, mais Kurtz et ses hommes s'évertuent à brouiller les pistes afin de cacher l'événement au grand public. Charlie, après une cure dans une villa au bord de la mer, réintègre sa petite vie quotidienne et retrouve Joseph.

Commentaire

Le titre, «*The little drummer girl*», renvoie à une comptine anglaise «*The little drummer boy*». Et, pourtant, il nous fait plonger dans un des conflits les plus passionnés et les plus angoissants de notre époque. Quel autre romancier populaire aurait osé s'attaquer à un tel sujet? Il est vrai que la comptine, allusion oblique, parle de la Terre promise.

Quand l'idée du sujet s'est imposée à lui, Le Carré a plusieurs fois visité le Moyen-Orient, a conversé avec Yasser Arafat, a séjourné en Israël, a passé beaucoup de temps à Beyrouth dans le quartier général de l'O.L.P., a rencontré des phalangistes, des agents israéliens, et s'est sérieusement documenté.

Comme on a pu le constater, John Le Carré est passé maître dans l'enchevêtrement diaboliquement complexe des intrigues, au point qu'on goûte à sa lecture le délicieux privilège de ne rien comprendre avant les cent premières pages. La stratégie est claire : il s'agit de neutraliser Khalil. Mais la tactique nous échappe : on sent cependant que le plan est prêt depuis longtemps. À cet égard, Le Carré a été l'élève de Conrad et ce n'est pour rien que son personnage porte le même nom que le héros d'«*Au coeur des ténèbres*» : Kurtz et qu'il définit lui-même sa machine de guerre comme «*une voiture tirée*

par un attelage dont les chevaux partent dans tous les sens». Il va de soi que ce désordre n'est qu'apparent : le contrôle narratif de Le Carré est stupéfiant et absolu. Cependant, après un début fracassant (la description de l'explosion), l'action est plutôt lente dans la première partie, "*La préparation*" qui s'étend sur plus de la moitié du livre, qui est consacrée aux quatre mois de préparatifs, le troisième étant cependant résumé presque en totalité dans une seule phrase : *«Pendant presque trois semaines interminables... Charlie vécut en état de semi-réalité»*. La deuxième partie, "*La capture*", est plus animée et conduit à un dénouement d'une extrême tension qui survient en quelques phrases intenses. Le déroulement est linéaire mais allongé par des détails souvent ironiques ou narquois (au moment des attentats du début, le monde éprouve quelque inquiétude, *«tout au moins une bonne partie de la matinée»*, note Le Carré), par des descriptions créatrices d'atmosphères ou prolongatrices de suspense, sinon interrompu d'épisodes secondaires qui entravent un peu l'unité d'action mais accentuent la dimension humaine des personnages (par exemple, la visite de Charlie à sa mère ou les conversations téléphoniques de Joseph avec son ex-femme).

Le Carré avoua avoir eu du mal à concevoir Charlie, un de ses rares personnages féminins. D'ailleurs, Margaret Atwood a fait remarquer que pour *«cette femme qui sort avec plusieurs hommes, quelque chose manque : il ne pense jamais à la contraception, il a oublié ce petit détail, mais pour une femme ça n'est jamais un petit détail.»* Pourtant, cette grande rousse à la peau blanche et au regard bleu est vivante, charnelle, sensuelle, ambiguë, bref, humaine. Elle a eu une enfance épouvantable et s'est réfugiée très tôt dans l'imaginaire. Réagissant au milieu bourgeois dont elle est issue, animée du *«sens du devoir social»*, elle avait toute sa vie attendu de pouvoir faire quelque chose, et voilà qu'on faisait d'elle une combattante pour une cause qui, au départ, n'était pas la sienne. Constatant que *«comme la plupart des révoltés, elle n'aspire qu'à un conformisme solide»*, Le Carré se moque quelque peu de son idéalisme, de ses engagements multiples (à la façon de ceux de Vanessa Redgrave) : *«Opposante passionnée de l'apartheid, pacifiste militante, soufi, manifestante antinucléaire et contre la vivisection»* et de ses souhaits : *«une communauté libre»* et la paix dans le monde. L'excellente idée qu'a eue Le Carré, c'est de faire d'elle une comédienne qui est prête à obéir à des metteurs en scène, à se laisser imprégner par des rôles. Mais, là où elle ne joue pas, c'est lorsqu'elle est soumise à ses faiblesses, à ses sautes d'humeur, à ses désirs : *«Elle avait soudain affreusement besoin d'un homme»*, d'un amour. Tombée amoureuse de Joseph, elle est, de ce fait, facilement convaincue par Kurtz qu'en présence des Palestiniens la paix est impossible et accepte de les combattre. Cependant, au contact de ces derniers, elle change d'attitude en se rendant compte qu'ils n'ont pas moins de raisons que les Israéliens d'agir comme ils le font et son cœur varie : *«Je n'ai pas d'autre loyauté que celle que je voue à Khalil»*. Sa sympathie oscille ainsi d'un homme à l'autre, d'un camp à l'autre, et elle est manipulée à la fois par les uns et par les autres. Moralement torturée, elle est prise entre ses convictions précédentes et celles qu'on lui inculque, conduite à jouer un amour et à en éprouver véritablement un autre. La comédienne est en proie au paradoxe du comédien, guettée par la schizophrénie. À la fin, elle retrouve Joseph : *«étroitement enlacés, Ils se mirent en marche d'un pas Inégal sur ce trottoir qui les conduisait vers une ville étrangère»*. Ainsi, Le Carré, s'il a réussi à créer un personnage sensible et moralement torturé, en a fait aussi une véritable girouette.

Kurtz, s'il est un manipulateur cynique, veille pourtant sur sa marionnette avec un amour paternel, devant suer sang et eau et faire toute sorte de concessions pour convaincre ses supérieurs de ne pas bombarder le camp où elle se trouve, lorsque ceux-ci commencent à douter de la fidélité de leur recrue.

Becker aussi est surprenant, capable d'une identification parfaite avec Michel comme avec le peuple palestinien : il peut nourrir Charlie, à la fois des protestations des dépossédés et des justifications des sionistes. Il l'enveloppe et l'étourdit dans sa rhétorique : *«Vous savez comment les sionistes décrivaient mon pays avant de s'en emparer? Un pays sans peuple pour un peuple sans pays, Nous n'existions pas ! Dans leur esprit, les sionistes avaient déjà commis le génocide... Et vous, les Britanniques, vous avez été les architectes de cette grande vision. Vous savez comment Israël est né? Une puissance européenne a fait le cadeau d'un territoire arabe à un lobby juif»*. L'Israélien est donc capable d'envisager les deux positions, tandis que le mythique Khalil est un bloc de haine.

On voit l'espionnage israélien déployer toute une technique très sophistiquée. Et, à cette modernité, qui est celle aussi du monde occidental, s'opposent fortement les conditions misérables dans lesquelles vivent les Palestiniens. Si Charlie est partagée entre ses deux allégeances, c'est que Le Carré lui-même le fut, et cette ambivalence fondamentale fait la richesse du livre : il avoue être entré dans sa conception conduit par sa sympathie pour Israël. Ses conversations avec Yasser Arafat, avec des représentants de l'O.L.P., son passage dans des camps palestiniens au Liban, dont une description précise est donnée, ont ébranlé ses certitudes ; il est sorti de son livre en étant sensible à la revendication palestinienne. Aussi fut-il violemment attaqué par des organisations sionistes. Pourtant, il a réussi le prodige de ne tomber ni dans le manichéisme ni dans la thèse partisane. Il a bien cerné ce qui fait du conflit israélo-palestinien un problème crucial de notre temps, un dilemme auquel nulle conscience éveillée ne peut se soustraire, une parfaite tragédie puisque s'affrontent inextricablement deux droits également fondés de posséder le même territoire que ces deux peuples, si éloignés et si proches à la fois, revendiquent, l'un pour l'avoir habité depuis cinq mille ans, l'autre depuis treize siècles. Il montre deux terrorismes qui se répondent sans fin dans l'inferral engrenage de la violence, du machiavélisme, deux terrorismes qui sont, comme tout terrorisme, tous deux condamnables puisqu'ils font des victimes innocentes. Il montre aussi l'imbrication des éléments sentimentaux et des éléments idéologiques, le conflit entre l'intime (l'amour) et le collectif (la politique). Surtout, c'est son grand thème, il dénonce la manipulation, sentimentale et idéologique, dont est victime Charlie, mais dont nous sommes tous victimes.

Le roman fut adapté en 1984 dans un film de George Roy Hill où joua Diane Keaton, mais Le Carré (qui y fit une apparition) ne fut pas satisfait du résultat.

“A perfect spy”

(1986)

“Un pur espion”

Roman de 520 pages

Le diplomate britannique Magnus Pym, qui est en fait un agent des services secrets, a disparu dans un coin perdu de la côte anglaise, au moment où la mort de son père fait de lui «*un homme libre*» et au moment où les soupçons de trahison se précisent. Les escroqueries de son père, fantasque et mégalomane, l'ont conduit à devenir un espion mais aussi un traître qui retrouve, alors qu'il est en Autriche, Axel, l'ami tchèque qu'il avait autrefois dénoncé et qui est maintenant un agent communiste qui va lui donner des informations et à qui il devra aussi en livrer.

Commentaire

Dans ce chef-d'oeuvre, où l'intérêt dramatique est toujours aussi vif, on suit la ligne d'ensemble d'une vie qui se révèle peu à peu, l'attente étant habilement créée et maintenue. On peut se demander si tout n'a pas été organisé, depuis le séjour à Berne, pour que Magnus Pym devienne cet agent double. C'est un document sur le métier d'espion, sur le service secret anglais, sur la guerre froide et la situation politique en Europe en ce temps-là, sur la rivalité constante entre Anglais et Américains. Surtout, le roman ayant un aspect de confession personnelle, Le Carré, qui laisse tomber le masque, règle ses comptes avec son propre père, un père tonitruant, hâbleur, escroc superbement inventif, glanant fortune et procès en exploitant avec un jovial cynisme la crédulité publique. Formidable école de mensonges que ce père plus excentrique qu'affectueux, qui transmet à son fils un don et un défi qu'il sut relever : il est devenu «*un pur espion*» au sens de chimiquement pur, c'est-à-dire espion sans cause, si passionné par sa profession qu'il veut en doubler les risques et les plaisirs en la menant simultanément dans des camps opposés. Il est devenu traître par perfectionnisme ! Grâce à la longue lettre qu'il écrit à son fils, on pénètre dans les profondeurs cachées de Pym (qui seraient donc celles mêmes de Le Carré). Il a adopté un esprit de conformisme en réaction à la malhonnêteté de son père ; cela lui a fait trahir Axel et, ensuite, pour se racheter, travailler pour lui, devenir un agent double et,

ainsi, ne pas échapper à l'exemple de son père. Moralité : plus on cherche à échapper à son père, plus on en est victime. On constate l'intrication des problèmes personnels avec les problèmes professionnels, l'importance des rôles sociaux, les attitudes politiques. Le Carré se livre en même temps à une satire féroce d'une société anglaise bloquée dans ses égoïsmes et snobismes de classe, et dissimulant, sous ses blazers de gentlemen et ses cravates club, vulgarité, cynisme, conservatisme borné et incroyable dureté de coeur. Le grand thème, qui est constant chez Le Carré, est celui de la manipulation généralisée : manipulé par son père, Magnus l'est aussi par ses supérieurs, par les adversaires, par Axel. On peut aussi voir dans l'espionnage une métaphore de l'univers romanesque : la vie de l'espion, comme l'entreprise de l'écrivain, consiste à bâtir «*une architecture de mensonges cohérents*». Le texte de Le Carré est extrêmement travaillé et il fait beaucoup de réécriture et de digressions.

En mai 1987, Le Carré, que tourmentait le sentiment d'avoir écrit pendant trente ans sur un pays, l'U.R.S.S. qu'il n'avait jamais visité et qui considérait le moment propice, demanda un visa et, l'ayant obtenu, fit un premier voyage en Russie, qui a été pour lui «*le plus excitant des sauts culturels qu'il ait faits*». Il a pris des notes abondantes sur Moscou et sur Leningrad. Il a goûté cette sorte de printemps de Moscou qu'a été la «glasnot». Il y retourna en septembre alors qu'il avait déjà écrit plus de cent pages d'un roman marqué par ce nouvel esprit :

“The Russia house”

(1989)

“La maison Russie”

Roman de 380 pages

À l'époque de la «glasnost» et de la «perestroïka», une ravissante Russe, Katia Orlova, au cours d'une foire du livre à Moscou, fait remettre à l'éditeur britannique sur le déclin, peu sérieux, endetté jusqu'au cou, coureur de jupons, alcoolique et saxophoniste de jazz à ses heures, Barthomé Scott Blair, surnommé «*Barley*», trois étranges carnets de médiocre qualité où un physicien soviétique, qui se fait appeler Goethe, a écrit un texte messianique fumeux mais a aussi tracé des équations, des schémas et des dessins qui révèlent des secrets balistiques, des considérations stratégiques, l'incompétence scientifique et militaire de l'U.R.S.S.. La section de l'espionnage britannique qui est chargée de l'U.R.S.S., «*la maison Russie*», dirigée par Ned, en prend connaissance. Cependant, la question est de savoir d'où viennent ces carnets, pourquoi ils ont été adressés à ce petit éditeur vaseux. S'agit-il d'une machine infernale du K.G.B. destinée à déstabiliser la politique de défense de l'Ouest? Il faut d'abord retrouver Barley, qui a disparu ; puis essayer de savoir son degré d'implication dans le dispositif soviétique ; enfin, l'enrôler, le convaincre de travailler pour l'espionnage britannique et pour la C.I.A., qui fournit les capitaux et d'importants moyens techniques, mais se montre toujours très méfiante. On l'emmène à «*la maison Russie*» où Ned le transforme en «*Joe*», c'est-à-dire, dans le jargon, en espion. On l'expédie à Moscou avec pour mission de faire la connaissance de Katia Orlova, puis de contacter Goethe afin de découvrir son intention cachée. Évidemment, le K.G.B. arrête et torture le savant, tandis que l'espion improvisé trouve enfin une raison de vivre en découvrant, avec Katia, un amour qui vient perturber le jeu politique.

Commentaire

Ce drame d'espionnage montre les fissures d'un empire. Mais le voyage qu'il a fait en Russie a permis à Le Carré d'en donner un tableau d'une grande précision, et, peut-être, de le libérer de sa méfiance, car son livre est plus libre et léger. Le narrateur, Horatio Benedict de Palfrey, «*Old Harry*» ou «*Old Palfrey*» pour ses collègues espions, colore l'histoire de son propre désenchantement teinté d'humour. Katia Orlova est un personnage délicieux, comme l'est un pique-nique dans les environs de

Moscou, un dimanche matin, moment délicat, fragile, heureux et menacé, morceau d'anthologie qui couronne le livre. Mais, par ailleurs, on assiste, une fois de plus, à la rivalité d'esprits, de méthodes et de moyens entre les Britanniques et les Américains, vieille opposition entre la finesse européenne et la grossièreté américaine (et même le puritanisme reaganien), au point qu'il y a plus d'entente entre gens de l'Ancien Monde (Britanniques et Soviétiques) qu'entre Alliés ! que le roman montre à quel point la culture du secret et de la paranoïa triomphait tout autant à l'Ouest qu'à l'Est. D'autre part, Le Carré, bousculant les schémas habituels de la guerre froide, soutenant nettement la «glasnot» et la «perestroïka», devenant un écrivain du rapprochement Est-Ouest, suggère la possibilité d'une alliance entre faucons américains et éléments les plus conservateurs du Politburo, qui ont tous intérêt à ce qu'elle continue. D'ailleurs, les politiciens américains ont très mal accueilli le message pacifique du livre qui a déclenché une polémique où on l'a accusé d'être un piètre kremlinologue, un naïf et un sentimental, abusé par une ouverture bien fragile, tandis que les Soviétiques l'ont publié ! Le livre amène à s'interroger sur la légitimité de la manipulation d'un simple citoyen (Barley n'est pas un espion professionnel) au nom d'un intérêt national qui, justement, avec la fin de la guerre froide, n'apparaît plus aussi primordial. Il est un de ces hommes intelligents et dépressifs qui sont fréquents chez Le Carré.

En 1990, le roman a été adapté au cinéma par le cinéaste australien Fred Schepisi, avec Sean Connery et Klaus Maria Brandauer. Véritable exploit, ce fut le premier film américain à être tourné en territoire soviétique, le directeur photo Ian Baker ayant donné à Moscou et à Saint-Pétersbourg un lustre qui camoufla habilement les horreurs architecturales du régime communiste.

Quand le mur de Berlin s'effondra, tout un univers littéraire riche en énigmes et en symboles se fracassa, une matrice romanesque féconde en paraboles se stérilisa. Le mot «*espion*» lui-même prit un sacré coup de vieux. Et, grand spécialiste du «*roman du Mur*» et de la guerre froide, John Le Carré dut enterrer solennellement le genre qu'il avait si bien illustré, faire mourir et transfigurer ces ex-pions de la guerre froide. Dans un long article publié alors par plusieurs quotidiens d'Europe et d'Amérique, il s'est réjoui de la chute du Mur de Berlin, «*le symbole le plus écoeurant d'un échec politique*», qui le remplissait d'une «*joie tranquille*». Pourtant, il critiqua durement l'Occident qui, ayant obtenu ce qu'il réclamait depuis des années, ne savait pas quoi faire de son triomphe, «*comme un homme qui aurait courtisé une jolie femme mariée et qui prendrait la fuite dès qu'elle a obtenu le divorce*». Déjà, il avait décidé d'abandonner son héros, Smiley : «*Il devenait trop vieux, comme la Guerre froide. Il avait gagné, comme l'Ouest a gagné aujourd'hui. Mais les délices de la victoire nous échappent comme elles lui ont échappé, d'une part parce qu'il avait oublié pour quelle cause il se battait, de l'autre parce qu'il craignait que ses maîtres préfèrent le confort de l'agression permanente à l'épreuve des nouveaux choix et des réalignements*».

Surtout, Le Carré affirma qu'en dépit de l'ouverture du Mur de Berlin, l'espionnage et les romans qui s'en nourrissent avaient encore de beaux jours devant eux : «*Ce n'est pas parce que la Guerre froide est terminée, que les espions ont fini de danser. Pendant les décennies à venir, le monde de l'espionnage continuera à être le divan collectif où le subconscient de chaque nation se confesse, où ses névroses secrètes, ses paranoïas, ses haines et ses fantasmes sont murmurés aux micros. Le romancier peut relever le défi. Il peut fuir les toiles d'araignée d'un monde vieux et frileux, balancer les bagages obligés de la Guerre froide et prendre possession de nouveaux terrains de chasse. Si une ère est morte, le genre est face à une longue et turbulente renaissance. Les écrivains peuvent se tourner vers d'autres points chauds du globe : Angola, Salvador, Sri Lanka, Cambodge, Erythrée, etc. Ils devront simplement abandonner les clichés et les préjugés de l'affrontement. Comme leurs sujets, ils ne disparaîtront pas, ils ne feront que se repositionner.*»

«*Plus d'ours russe à combattre, plus de rouges cachés sous le lit*» sembla cependant encore regretter John Le Carré dans son roman suivant :

“The secret pilgrim”

(1990)

“Le voyageur secret”

Roman de 330 pages

Le narrateur, Ned, un des espions qui fut, dans le “Cirque”, l'agence britannique de renseignements, le responsable de «*la maison Russie*», s'occupe maintenant de l'entraînement des recrues. Il tire de sa retraite, pour un dernier (?) tour de piste dans le rôle du vieux routier, le légendaire Smiley qui distille sa science et ses doutes à ces apprentis espions. Au long de sa conférence, Ned se souvient de différentes affaires qui ont marqué sa carrière à lui :

- sa surveillance d'un émir arabe qui fut surtout celle de sa femme qui volait dans les magasins de Londres ;
- sa supervision, à Hambourg, des activités d'un capitaine de bateau letton dont l'équipage a été trahi par lui ou par son amante devenue celle de Ned ;
- sa tentative de sauvetage de son ami, Ben Arno Gavendish, qui, jeune espion inexpérimenté, a perdu les fiches qu'il avait composées sur son réseau est-allemand ;
- sa récupération, à Munich, d'un prétendu tueur venu de Hongrie pour éliminer un dissident mais qui passa à l'Ouest ;
- sa capture, en Pologne, par le chef de la police secrète qui devint un agent double ;
- son interrogatoire, en Israël, d'une terroriste palestinienne au sujet d'un terroriste irlandais ;
- sa conversation, à Bangkok, avec un agent qui avait été capturé par les Khmers rouges puis avait disparu ;
- sa conversation avec le père d'un criminel de droit commun qui avait fait croire à celui-ci qu'il était un agent secret opérant en U.R.S.S. ;
- la confession qu'il obtint d'un agent du chiffre qui avait trahi par haine de ses collègues, amour de la langue russe et de la musique ;
- son échec devant un grand aristocrate, grand capitaliste et marchand d'armes, qui ne voulait pas renoncer à son commerce.

Commentaire

Sur une trame constituée par la visite de Smiley, chaque chapitre est consacré à une aventure différente de Ned, ce qui fait presque du roman un recueil de dix nouvelles. Mais il y a une nette évolution du début à la fin du livre, la chronologie étant cependant bouleversée. Cette évolution est celle qu'a dû suivre l'espionnage. Le Carré dit un «*adieu définitif*» à la Guerre froide (défection d'agents britanniques, retournements d'agents de l'Est, etc.), dégage l'amer bilan du conflit Est-Ouest. Il passe à la «*perestroïka*», à la lutte contre le terrorisme irlandais, contre les Khmers Rouges ou contre le capitalisme sauvage. Ce roman d'espionnage montre la réalité du métier d'espion : «*Espionner, c'est attendre*», répète Le Carré ; on accumule des données, on les analyse, mais on laisse à d'autres la décision de l'action ; on n'échappe pas à ce que Graham Greene a appelé «*le facteur humain*» et on voit l'influence sur leur travail des problèmes personnels de Smiley, de Frewin, de Ned. Si les lecteurs font un retour empreint de nostalgie dans l'univers du Cirque, des interrogatoires, du passage clandestin à l'Est, de la trahison et du courage, le roman offre une nouvelle et savoureuse réflexion sur l'espionnage, sa moralité et sa perversité, son efficacité et sa futilité. L'écriture est efficace, sans recherche d'effets.

On croyait, depuis la chute du mur de Berlin, depuis l'effondrement du communisme, que le roman d'espionnage était terminé. Et John Le Carré affirma ne plus vouloir écrire de «*Circus novel*». D'une part, l'espionnage n'était pas mort, sa forme seule avait changé. Et, d'autre part, le romancier allait parfois revenir sur ce passé regretté :

“The night manager”

(1993)

“Le directeur de nuit”

Roman de 490 pages

Directeur de nuit au “Meister Palace” de Zürich, Jonathan Pyne est un idéaliste blessé qui, mû à la fois par l'exemple de son père, le patriotisme, l'humanisme, et le désir de venger une femme aimée, assassinée peut-être par sa faute, se laisse recruter comme agent secret. Pour s'infiltrer dans l'entourage d'un des riches marchands d'armes de la planète, qui appartient à une mafia cosmopolite, il s'acharne avec jubilation à devenir un autre : il est successivement loueur de hors-bord, homme à tout faire d'une pension québécoise, cuisinier d'un restaurant de luxe des Caraïbes, avec à chaque fois un nouveau patronyme et une biographie bien repassée, tandis qu'il accumule les indices le désignant comme coupable de crimes qu'il n'a pas commis. Quand il est enfin parvenu à bord du “*Pacha de fer*”, véritable quartier général flottant, et sur une île des Caraïbes, un nouvel amour lui donne la force de croire en lui, alors que le désarroi des services secrets et la corruption du monde l'inciteraient à lâcher prise.

Commentaire

John Le Carré a bien trouvé de nouveaux champs de bataille, de nouvelles causes, de nouveaux traîtres. Il règle chacun de ces problèmes en auteur consciencieux, mais le cœur n'y est plus, ni cette vieille rage d'espion désabusé qui faisait la force de ses livres précédents. La croisade du héros prend des allures d'une aventure à la James Bond avec les clichés du super criminel, de l'île forteresse, de l'infiltré incognito, de la femme sensuelle, le tout ramené cependant à une échelle humaine. Le Carré n'avait rien à gagner à trop relire Ian Fleming... Heureusement, comme romancier, il est un agent double (ou triple). Si son intrigue d'espionnage semble artificielle, et sa problématique géopolitique encombrante, les transformations de Jonathan sont amusantes, l'auteur transférant chez son héros la démarche même de l'écrivain qui poursuit, à travers ses divers personnages, la même recherche d'identité, c'est-à-dire de substance humaine. Pas de doute, Le Carré tenait encore la forme. Mais il était en panne de guerre à livrer. C'était cela aussi le sujet de son livre. Et la cause de son relatif échec.

“Our game”

(1995)

“Notre jeu”

Roman de 390 pages

L'espion à la retraite qu'est le narrateur, Timothy Cranmer, est accusé d'avoir volé l'ambassade russe à Londres d'une énorme somme d'argent, alors que c'est un autre agent, Larry Pettifer, qui l'a fait avec un agent soviétique Checheyev. Or Larry était un ami dont, exploitant l'idéalisme, il avait fait un apparent agent du K.G.B., en réalité un agent du service secret britannique. Mais Larry s'était mis au service des indépendantistes de l'Ingoushie, nation à laquelle appartient Checheyev. Quand Timothy Cranmer a découvert que Timothy lui a pris sa femme, Emma, il échappe à la surveillance dont il est l'objet, part à sa recherche en Angleterre, puis à Moscou et, enfin, en Ingoushie, où il apprend qu'on a prétendu qu'il y est mort en martyr et où il reste pour combattre.

Commentaire

Le héros doit affronter un choix : rester en marge, demeurer un observateur de ce qui se passe autour de lui ou alors s'impliquer, prendre parti. Le défi de l'implication, de l'engagement, se pose tous les

jours dans nos sociétés organisées, bien encadrées, où le modèle est tellement puissant qu'il en disparaît et qu'on ne le voit plus. Dans une société où l'on regarde en observateur souvent en voyeur les événements se produire, à la télévision par exemple, dans une société individualiste, l'engagement est difficile, angoissant. C'est alors que surgit la tendance à vouloir se replier sur soi, dans son cocon. C'est ce que souhaite Tim Cranmer, agent secret mis à la retraite parce que, proche de la cinquantaine, il n'y a plus de place pour lui dans le nouvel ordre mondial. Il se retire donc dans son manoir du Somerset, où il compte bien finir ses jours à faire son vin, dégagé de toute contrainte de la vie. Toute sa vie, Tim Cranmer a manipulé ses « Joe », ses agents, souvent des agents doubles ou triples afin qu'ils servent aux mieux les intérêts de Sa Majesté britannique. Or ne voilà-t-il pas qu'un de ses Joe, aussi mis à la retraite, Larry Pettifer, ne voit pas du tout les choses de la même façon, lui à qui on offre un emploi peinard de conférencier et de professeur dans une université entourée de brume. Larry Pettifer qui a toujours poussé Tim dans ses retranchements les plus intimes, provocant et lucide. Et voilà Larry qui décide de prendre parti, de prendre parti pour les Ingouches, un peuple isolé du Caucase, aux prises avec la realpolitik de Moscou, en utilisant les connaissances qu'il a acquises toutes ces années dans l'armée de l'ombre. Et Larry entraîne dans sa suite la belle Emma que Tim Cranmer n'a pas su aimer. C'est en se mettant à la recherche de Larry et d'Emma, à Londres, à Paris, dans le Caucase que Tim retrouve un sens à sa vie : « *Tu ne peux pas être du côté de personne, Tim, lui dit Emma. C'est comme si tu n'existais pas. Il nous faut tous un objet de foi, sans ça on n'a pas de personnalité (...) tu ne comprends pas ce que c'est que s'impliquer.* » - « *Dans la vie, c'est le hasard qui décide de qui on rencontre, quand, de combien il nous reste à donner, et du moment où on dit : et merde, là je vais aller jusqu'au bout, et je n'en démordrai pas.* »

“The tailor of Panama”

(1996)

“Le tailleur de Panama”

Roman de 474 pages

À Panama, le tailleur anglais Harry Pendel, tient une boutique que fréquentent bien des gens importants, bien des magouilleurs qui évoluent dans les cercles du pouvoir. De plus, il est marié à Louisa, une Américaine qui travaille dans l'administration du canal, et il a une assistante qui connaît le petit peuple et a déjà été victime du régime. Il reçoit la visite d'Andrew Osnard, un Anglais, nouvel employé de l'ambassade, qui est en fait un espion enquêtant sur une éventuelle cession du canal à des puissances peu favorables aux Occidentaux. Connaissant le passé de Pendel qui est d'origine judéo-irlandaise, qui a fait de la prison avant de s'installer à Panama, qui est endetté jusqu'au cou, son « contrôleur » l'amène à recueillir des renseignements sur une prétendue opposition silencieuse, sur l'option qui sera choisie au moment où le canal doit être rendu aux Panaméens : les Britanniques ne pourraient-ils pas prendre la place des Américains qui serait convoitée aussi par les Japonais et les Chinois? Mais Pendel, soucieux de bien faire pour se réhabiliter, conscient du parti économique qu'il peut tirer de ce qu'il dira, en vient à inventer toute une conspiration à partir de quelques bribes mal comprises, à bluffer, à mentir, à semer la zizanie entre Anglais et Américains, entre Panaméens de gauche et ceux de droite.

Le service d'espionnage britannique est enchanté de ces résultats, mais ils sont communiqués aux Américains, et le suicide de l'un des prétendus conspirateurs panaméens leur donne le prétexte à une autre intervention armée.

Commentaire

Ce roman, où l'on voit se déployer l'impérialisme des États-Unis en Amérique centrale, qui est une sorte de reprise de “*Notre homme à La Havane*” de Graham Greene, est dominé par le mensonge. D'un côté, les petits mensonges de Pendel qui ne cherche qu'à sauver sa peau. De l'autre, les grands mensonges avec lesquels les États écrivent l'Histoire. Ces deux mondes s'entrechoquent et on voit

les petits mensonges en devenir de grands. En somme, une belle leçon de réalisme politique et une joyeuse réflexion sur un capitalisme où le demandeur serait forcément trompé sur la qualité de l'offre. Alors que les Joe de Smiley étaient des chimistes ou des philosophes, des gens qui avaient du pedigree, des notables, quand le Cirque était le reflet de la vieille Angleterre, celle des castes comme des classes, le Joe est ici une sorte de James Bond : Osnard n'a plus d'âme, n'est plus animé par une idéologie, mais par la passion du portefeuille et de la fesse légère, a lui-même un passé trouble ; plein de prétention puante, il se livre à une sexualité vulgaire. L'antagonisme entre Anglais et Américains est toujours présent : *«Non seulement les Américains ont signé un traité illégitime avec les Panaméens - cadeau bonus, merci beaucoup M. Carter ! -, mais, en plus, ils ont l'intention de l'honorer. En conséquence de quoi, ils se retrouvent avec un grand vide, et pire encore leurs alliés aussi. Notre mission sera de combler ce vide. De les persuader, eux, de le combler. De leur montrer leur erreur tactique. De retrouver notre place dans la cour des grands. C'est la plus vieille histoire du monde. Nous sommes les derniers des Romains. Nous avons le savoir, mais ils ont le pouvoir.»* C.Q.F.D. : les Américains étant des béotiens, on va exploiter leurs lacunes. *“Le tailleur de Panama”* est le roman de la pagaille générale provoquée par un petit péché d'orgueil. Le roman a été adapté au cinéma par John Boorman (2000).

“*Single & Single*”
(1999)

Roman de 392 pages

L'honorable maison “*Single & Single*” est bien davantage qu'une banale société d'investissement de capital-risque installée au coeur de Londres. Elle sert de couverture au crime organisé qui s'est développé dans l'ancienne U.R.S.S..

Commentaire

La fascinante visite guidée de John Le Carré, qui s'est impeccablement documenté, ne manque ni de saveur ni de personnages hauts en couleur. Il donne des portraits d'investisseurs britanniques louches (Tiger), de «narco-avocats» (Hoban) aux villas pleines de bougainvillées et de projecteurs de sécurité, signale l'apparition d'une nouvelle «nomenclatura» géorgienne (les Orlov), hommes d'influence qui sont les modernes Cosaques venus frapper aux portes des banques occidentales, montre des cortèges de consultants aux poches pleines d'armes, de hauts responsables des douanes anglaises dépassés par les nouveaux transits et les vertigineuses terres promises entre l'Est et l'Ouest qui vont du trafic de ferraille nucléaire jusqu'au trafic de sang... Il dessine une nouvelle carte géopolitique de l'épouvante. Il trace tout cela avec une inoxydable ironie, avec un humour redoutable et très dickensien, exposant les ravages de la spéculation financière, le blanchiment d'argent, l'inefficacité des systèmes de contrôle, la démesure des entreprises criminelles actuelles, le rôle des clans maffieux russes parmi les cercles dirigeants de Moscou. C'est de façon savante qu'il manipule le lecteur, le faisant passer par des banques aux rampes d'acajou, des clubs londoniens ultra-fermés, des salles de marchés aux écrans d'ordinateurs scintillants, des ports de pêche turcs avec appels de muezzin, des chambres fortes de banques suisses, des sentiers qui dominent le Bosphore, des vignobles de Georgie et des «pipelines» inachevés : tout défile dans des images d'une hallucinante précision. Mais il construit une histoire excitante et profonde, et ces lieux sont hantés par la peur dont, maître de l'anxiété, de l'imminence, de la mort lente, oppressante, avilissante, il est un artiste. Rarement, avait-il montré le village mondial sous un horizon aussi bas ; jamais il n'avait écrit une aussi mortelle randonnée, non pas parce que les êtres humains sont mortels mais parce que les institutions sont faibles ou indifférentes et que la barbarie s'étend derrière les beaux discours bureaucratiques, les images télévisées conventionnelles et trompeuses, les propos rassurants des gouvernements. Il renverse le décor rassurant du monde actuel et montre le vide, la barbarie muette, la corruption, l'appétit de puissance qui tourne au fanatisme. Le roman, habilement construit, est

magnifiquement écrit, imprégné d'humanité par celui qui est, en fait, un maître du roman psychologique.

Dans les années 1990-2000, John Le Carré occupa régulièrement les unes des journaux du monde entier pour exprimer sa colère contre la mondialisation, contre les multinationales. Cela s'est réfléchi dans sa production romanesque :

“The constant gardener”

(2000)

“La constance du jardinier”

Roman de 510 pages

La jeune et belle Tessa Quayle, avocate de formation, connue pour son engagement politique auprès de la communauté noire, est l'épouse d'un diplomate de haut rang travaillant au Haut-Commissariat britannique de Nairobi. Après plusieurs mois d'enquête, elle est sur le point de révéler un véritable scandale qui mettrait en péril les activités de la “Three Bees”, une des plus importantes compagnies pharmaceutiques internationales. Et voilà qu'elle meurt poignardée dans des circonstances mystérieuses sur les rives d'un lac dans le nord du Kenya, en compagnie d'un médecin que la «presse de caniveau» soupçonne immédiatement d'être son amant. Pour Justin Quayle, son mari, cet assassinat va agir comme un puissant révélateur. Le digne gentleman au calme proverbial, le diplomate sans grandes convictions qui n'a de passion que pour le jardinage, va se transformer, trouver la force de démissionner, de sortir des cadres asphyxiants d'une diplomatie engoncée dans ses costumes trois-pièces, se faire fabriquer de faux papiers, devenir, pour les besoins de la cause, Peter Atkinson, journaliste pour le compte du “Telegraph”, pour partir à la chasse aux meurtriers et mener sa propre enquête, hanté par Tessa, guidé par elle. Il lui faut prouver ce qu'elle savait : que la compagnie “Three Bees” avait mis sur le marché un médicament contre la tuberculose avant d'avoir terminé les tests ; que des Africains avaient servi de cobayes ; que le médicament, sous la forme où il avait été testé, avait des effets secondaires néfastes directement responsables de plusieurs morts. *«Le problème est triple, lui explique une chercheuse. Primo : les effets secondaires sont délibérément occultés par intérêt financier. Secundo : les communautés les plus pauvres du monde sont utilisées comme cobayes par les plus riches. Tertio : les compagnies usent d'intimidation pour étouffer un débat scientifique légitime sur ces problèmes.»* En journaliste consciencieux, Justin note dans son carnet ce que lui a dicté un médecin travaillant auprès des plus démunis du Kenya : *«L'Afrique compte 80% des sidéens du monde. Les trois quarts ne sont pas traités. Les firmes pharmaceutiques et leur serviteur, le Département d'État américain, menacent de sanction tout pays osant produire la version bon marché des molécules brevetées aux États-Unis.»* Justin accumule les données, avance pas à pas dans son enquête, et découvre que l'entreprise a la bénédiction des gouvernements en place pour se livrer à ses expériences.

Commentaire

Les lecteurs découvrent tout l'art de ce romancier qui, d'alcôves en bureaux de ministres, en passant par la plus misérable des huttes, nous tisse l'histoire d'un couple bouleversant. La fiction est très habilement construite sur un suspense efficace où on ne peut trouver de fissures, de défauts, de faiblesses. Le Carré a radicalisé son propos, mais à l'horreur se mêle de l'humour. Les personnages sont fouillés, le moindre rôle secondaire étant dépeint avec autant de soin, de détails, qu'un personnage principal. Et ils sont nuancés, les bons ayant des faiblesses, les méchants se repentant, les innocents mourant au combat. Le Carré ausculte, dépeint et s'insurge contre les effets pervers de la mondialisation. Par industrie pharmaceutique interposée, il montre comment le Nord exploite le Sud sans vergogne. Pourquoi l'industrie pharmaceutique? Dans un entretien accordé à des Suisses, il

confia : *«J'ai commencé à m'intéresser à différentes industries. J'ai pensé au tabac, dont l'industrie produit à dessein des formes de tabac qui rendent ses consommateurs dépendants. C'est innommable. Ensuite, j'ai pensé au pétrole, au cas de Shell au Nigeria par exemple, qui est une autre histoire tragique, ou l'affaire du pétrole en Alaska. Jusqu'à ce qu'un de mes sages amis, grand connaisseur de l'Afrique, me dise que l'industrie pharmaceutique battait tout le monde sur le terrain de l'indicible.»* Toutefois, la dénonciation des pratiques scandaleuses de certaines multinationales pharmaceutiques est nuancée : dans son prologue (où il indique sa méthode de recherche et remercie ceux qui l'ont aidé), Le Carré se défend bien de les avoir noircies : *«En ces temps maudits où les avocats dirigent le monde, je dois multiplier les démentis... Mais je peux vous dire une chose : à mesure que j'avançais dans mon périple à travers la jungle pharmaceutique, je me suis rendu compte que, au regard de la réalité, mon histoire est aussi anodine qu'une carte postale de vacances.»* La somme de connaissances qu'il a accumulées, il la distille, mettant les mots, les chiffres, les statistiques dans la bouche de divers personnages, insérant dans la trame des rapports de police, des extraits d'articles de journaux, de lettres d'avocats, contrôlant tous les instruments du romancier avec le brio d'un chef d'orchestre. Il multiplie les détails et les interrogatoires avant d'entrer dans le vif du sujet. Le roman nous découvre le fond de l'âme humaine : l'ignorance utilisée comme alibi, l'à-plat-ventrisme de ceux qui tremblent pour leur confort, le mensonge de ceux qui entassent des richesses, le tout traité de main de maître. Le moteur de l'histoire, la motivation de l'auteur, tiennent en un mot : l'indifférence. *«Ce ne sont pas tant les gens cruels qui détruisent le monde que les indifférents. Les plus dangereux, ce sont les hommes gris, les conformistes, ceux qui ne posent aucune question sur leurs actes ou sur les actions de l'entreprise pour laquelle ils travaillent.»* Le roman a été adapté au cinéma par le Brésilien Fernando Meirelles, avec Ralph Fiennes et Rachel Weisz.

John Le Carré tira à boulets rouges sur les tentations hégémoniques de l'hyperpuissance américaine, sur les mensonges de l'administration Bush et de son laquais Blair, sur l'arrogance des «zélotes puritains» installés à la Maison-Blanche. C'est la guerre en Irak qui a embrasé son inspiration dévastatrice : *«Une guerre coloniale à l'ancienne pour le pétrole, déguisée en croisade pour la liberté et le mode de vie occidental et menée par une clique d'illuminés de la politique, des judéo-chrétiens va-t-en-guerre qui ont pris les médias en otages et exploité la paranoïa américaine post-11 septembre.»* Cela a trouvé un écho dans son dix-neuvième roman :

“Absolute friends”

(2004)

“Une amitié absolue”

Roman de 372 pages

Dans ce roman, on trouve deux personnages. L'un, l'Anglais Edward Mundy, fils bâtard d'un colonel soiffard de l'ex-armée des Indes, écrivain endetté, très «artiste de l'invisible», en haine de ce père assez veule, avait suivi un parcours classique : Fanon, Marcuse, un squat dans le Berlin des années 1970, les manifs anti-impérialistes, le sillage de Rudi Dutschke et d'Ulrike Meinhof, la «*vierge du Grand Soir*». Ce bon bagage avait fait qu'il avait intéressé les Soviétiques, donc les Britanniques, qui le sollicitèrent alternativement, qu'il est devenu gauchiste, avant de rejoindre les services secrets de Sa Majesté, traversant la guerre froide en honorable agent double, servant et trahissant. Sa femme l'a quitté, son fils l'a oublié, il vit chichement dans la banlieue de Munich, avec une ancienne prostituée turque qui l'initie aux charmes de l'Islam. Le plus souvent, il gagne un maigre salaire en servant de guide aux touristes du château de Linderhof, où il épate la galerie avec ses anecdotes sur Louis II de Bavière, le roi fou. Il a raté sa vie.

Or son ancien «contact» à l'Est, Sasha, resurgit, juste après la guerre en Irak, pour lui proposer de revenir dans le jeu. Il avait rencontré à Berlin ce nabot shakespearien, grand amateur de femmes et

de whisky, fils de pasteur luthérien compromis avec les nazis, puis avec les communistes, qui fut l'un des agitateurs les plus en vue du Kreuzberg des années Baader-Meinhof. En compagnie de Mundy, cet idéaliste gauchiste a flirté avec les mouvements terroristes radicaux, sans pour autant sauter le pas de la violence révolutionnaire. Plus tard, il tourna le dos au gauchisme pour passer à l'Est, où il intégra la Stasi. Mais, fidèle à l'héritage paternel des trahisons successives, il changea à nouveau d'employeur pour pointer finalement comme honorable correspondant de la Couronne, être son «*toutou*» à l'époque de la «*maison Russie*» et l'entraîner dans une opération de la Stasi au profit d'agents doubles anglais, avant de s'évanouir dans la nature en 1989.

Ce traître protéiforme, lui aussi paumé qui a raté sa vie avec zèle, réapparaît dans le sillage d'un inquiétant Dimitri, les poches pleines de dollars estampillés à Riyad, pour proposer à Edward Mundy une nouvelle opération dirigée cette fois contre les mutinationales. Les deux compères ont toujours envie d'améliorer ce monde, de recycler quelques-unes de leurs idées fixes. Quel nouveau maître Sasha sert-il à présent? Jusqu'aux dernières lignes, l'ombre de Ben Laden plane. Mais ils se heurtent à un ancien de la CIA qui travaille pour un lobby pétrolier, lui-même sous la coupe de George Bush.

Commentaire

Dans cet ouvrage désespéré, ce roman magistral à la noirceur délétère, où deux espions préretraités reviennent dans le jeu, Le Carré avance cette idée essentielle que, depuis le 11 septembre 2001, les codes de l'honneur n'ont plus droit de cité. En filigrane de se lisent les mensonges de Bush. Le Carré y combine sa fascination pour la Guerre froide et sa bête noire du moment : une conviction brûlante que la guerre contre le terrorisme lancée par les États-Unis menace la paix mondiale autant que le mal qu'elle tente prétendument d'endiguer. Le roman met en scène un Britannique du nom de Ted Mundy et un Allemand nommé Sasha, fils d'un pasteur luthérien au nébuleux passé nazi, qui deviendront des amis absolus dans la tourmente quasi révolutionnaire du Berlin-Ouest de la fin des années 60.

Tous deux se retrouvent agents doubles au service de Sa Majesté durant la Guerre froide et reprennent contact après la chute du Mur, en même temps que leur vie clandestine à la veille de la guerre en Irak. Tous deux finissent également victimes de ce que Le Carré appelle la «*junte néoconservatrice*» qui règne à Washington. Une amitié absolue renoue avec un thème familial et un vieux territoire : l'Allemagne durant la Guerre froide. Et les descriptions des lieux et des gens sont aussi évocatrices que jamais. Mais Le Carré nie qu'il soit atteint de ce que les Allemands contemporains appellent l'ostalgie, la nostalgie de l'ancienne Allemagne de l'Est : «*Je m'intéresse bien plus à la progression organique de l'Histoire. Je ne m'ennuie pas du bon vieux temps de la Guerre froide, au contraire. Ce qui m'inquiète, c'est la vitesse avec laquelle une hyperpuissance a recréé l'atmosphère de terreur.*» Ses idées sur la guerre en Irak parsèment le livre, terminé en juin 2003 : «*C'était une guerre illégitime, une conspiration criminelle. Aucune provocation, aucun lien avec Al-Qaïda, aucune arme apocalyptique. Toutes ces histoires de complicité avec Oussama relevaient du baratin complaisant. Ce n'était rien d'autre qu'une bonne vieille guerre coloniale déguisée en croisade pour la vie et la liberté à l'Occidentale, lancée par une clique de judéo-chrétiens belliqueux, d'hallucinés géopolitiques qui ont piraté les médias et exploité la psychose américaine de l'après-11 septembre.*»

Pour un écrivain avare d'entrevues, Le Carré est intarissable au sujet de Bush, Blair et de la guerre antiterroriste : «*Je n'aime pas ce terme parce qu'il laisse entendre qu'on transforme une guerre idéologique et religieuse en un conflit territorial.*» Selon lui, la vague de terreur au Moyen-Orient est imputable d'abord et avant tout à la création de l'État d'Israël et à la situation qui perdure là-bas : «*Si on pouvait dénouer l'impasse israélo-palestinienne, on réglerait la moitié des problèmes. Si comme moi vous croyez qu'Israël doit survivre, que les Juifs ont droit à une patrie, il est néanmoins possible d'affirmer qu'ils s'y prennent mal. Mais tenir de tels propos fait de moi un antisémite. Quand j'ai publié "La petite fille au tambour, j'ai reçu des lettres injurieuses des organisations juives américaines. Mais aucune d'Israël.*»

Le Carré croit que le monde est affligé par trois formes de fondamentalisme. S'il n'insiste pas sur le fondamentalisme islamique, il critique sévèrement l'alliance entre l'évangélisme chrétien et ce qu'il

appelle le fondamentalisme «zioniste» : *«N'y a-t-il personne qui parlera jamais de ce fondamentalisme sioniste, ces Juifs américains qui s'établissent dans les territoires occupés? On y entend la même rhétorique raciste, les mêmes arguments sanguinaires et la même indifférence à l'égard de la vie et de la mort.»* Quand on lui rappelle que Bush et Sharon ont été élus et qu'ils peuvent être remplacés par leurs électeurs, alors que les Saddam Hussein de ce monde règnent en despotes durant des décennies, Le Carré réplique : *«Croyez-vous que Bush a été élu légalement? Considérez-vous comme démocratique le démantèlement des droits civiques pour lesquels les fondateurs des États-Unis s'étaient battus? Pensez-vous que nous donnons un bel exemple de la démocratie à Guantanamo? Croyez-vous qu'il est démocratique de mentir, sans cesse et délibérément, à une population qui vous a élu, ou peut-être pas élu? Alors, s'il vous plaît, ne tombez pas dans le panneau, n'acceptez pas cette idée selon laquelle ce conflit oppose la civilisation à la barbarie. C'est le premier mythe colonial. Cette guerre oppose hyperpuissance et non-hyperpuissance, majorité et minorité. De mémoire, il n'y a pas une seule guerre qui se soit livrée de manière si inéquitable, à l'exception peut-être de celle de Suez.»*

À l'origine, *'Une amitié absolue'* ne devait pas porter sur la guerre contre le terrorisme. Le Carré a commencé à esquisser le plan du roman bien avant le 11 septembre 2001 et prévoyait écrire sur l'émergence du mouvement altermondialiste. Mais après le 11 septembre, son attention s'est tournée vers la campagne américaine contre le terrorisme : *«J'ai regardé avec horreur les médias et le public américain gober ces histoires ridicules sur l'implication de Saddam dans la tragédie du W.T.C.. Où diable étaient alors les démocrates? Où était la presse américaine? Comment peut-elle être fière de la tournure des événements? Comment peut-on encore la prendre pour la voix de la démocratie?»* La décision du Premier Ministre britannique Tony Blair de s'engager aux côtés des Américains l'a déçu, lui qui avait célébré la victoire de ce dernier aux élections de 1997 par une réception monstre : *«Tout le monde était venu, on a pleuré et on s'est embrassés à l'idée que ces horribles années de pourriture sous le règne des conservateurs prenaient fin.»* En ce qui concerne l'Irak, l'auteur croit que Blair a fait *«une folie, tant sur le plan pragmatique que diplomatique : il a promis qu'il irait en guerre avec Bush, qu'il soit ou non capable d'y entraîner l'Europe ou les Nations Unies.»*

Le Carré ne nie pas qu'avec *'Une amitié absolue'*, il a écrit davantage qu'un thriller : *«La raison pour laquelle je me démarque, c'est que plus personne ou presque n'écrit de romans politiques.»*

Avec la *«mondialisation libérale»*, Le Carré insistant sur l'identité de ce nouveau principe maléfique, le Bien et le Mal recrutent des soldats sans doigté ; évangélistes et kamikazes se partagent le marché de la conviction ; la vérité et le mensonge se désinforment avec rigueur, et le métaphysicien de l'espionnage s'avise, non sans jubilation, que le Diable ne s'ennuie jamais. Pour lui, pas question d'abandonner ses espions vieillissants. Ne sont-ils pas, comme le romancier, des trafiquants d'apparences, des artistes du leurre, des spécialistes de la solitude? D'où cette *"Amitié absolue"*, chant du cygne d'une génération trouble, épopée crépusculaire de deux hommes submergés par l'Histoire dont ils se croyaient pourtant les influents déstabilisateurs.

Sur ce point, l'écrivain anglais semble avoir franchement perdu tout jugement. Bush l'énerve? Soit. Ses services secrets mentent trop et mal? Évident. Mais est-ce une raison pour imaginer une fable où,

Pour l'immense Le Carré, qui rapetisse sérieusement ces temps-ci, c'est l'Amérique qui joue maintenant avec l'interrupteur. Bien sûr, le cocktail Le Carré (une dose de Graham Greene, deux doses de Conrad) fait toujours des miracles ; le monde des espions y est génialement décrit comme *«l'inconscient des démocraties»* ; ses minables desperados du manichéisme y sont plus «étrangers» que jamais à un monde gouverné par des pères sans foi ni loi. Et ses climats s'imposent comme autant d'eaux-fortes esquissées par un maître. Mais, pour le reste, le nouveau Nouveau Monde ne semble pas être un décor ajusté au talent de cet artiste. Demain, John Le Carré ira-t-il jusqu'à imaginer des romans sur les O.G.M., les manipulations génétiques, le massacre (libéral) de la nature, ou sur quelque autre causalité diabolique à l'oeuvre? On l'invitera alors, comme une icône, à Porto Alegre et dans des symposiums officiellement rebelles. Mais il manquera, à coup sûr, à ceux qui avaient appris à l'aimer en lisant les romans qu'il déposait, jadis, sur l'autel de l'ambiguïté

Le Carré a retrouvé un recul, une distanciation, un humour, pour livrer une charge terrible contre George Bush, contre l'hégémonisme américain, contre l'intervention en Irak. Il est extrêmement militant. Il montre que le mal a changé de place, qu'il faut seulement savoir où il est.

“The mission song”

(2007)

“Le chant de la mission”

Roman de 348 pages

Fils naturel d'un missionnaire catholique irlandais et d'une villageoise du Congo-Kinshasa, Bruno Salvador, alias Salvo, a gardé de son enfance africaine une passion immodérée pour les langues. Devenu un interprète éminent, qui maîtrise l'anglais, le français et les dialectes africains (swahili, benge, kinyarwanda), il est régulièrement sollicité par de grandes entreprises et des tribunaux, mais aussi par les services de renseignement britanniques. Il est ainsi envoyé sur une île perdue en plein Atlantique nord pour une mission d'interprétariat lors d'une conférence secrète entre des bailleurs de fonds occidentaux et des chefs de guerre africains rivaux dont l'objectif affiché est de rétablir l'ordre et la paix en République démocratique du Congo. Dans la cave d'une demeure, les écouteurs aux oreilles, il traduit ce qui se dit au-dessus, dans les chambres et les salles de bains grâce à des micros cachés dans les murs. Il entend donc les machinations cyniques qui s'ourdissent dans l'ombre, les tractations qui permettront aux riches Blancs, sans doute américains, d'exploiter le Congo oriental, qui est déjà ravagé par la guerre, et ses richesses, sans rien laisser aux populations locales. Or l'amour qu'il porte à Hannah, la belle infirmière congolaise, a rallumé en lui l'étincelle de la conscience africaine qui couvait sous l'éducation catholique rigide jadis reçue à l'école de la Mission. Le naïf Salvo saura-t-il s'affranchir des inhibitions qui le brident pour devenir le héros d'un noble et dangereux combat ?

Commentaire

Le Carré aime désormais dénoncer ce qu'il appelle «*la junte néoconservatrice*». Et il est fasciné par l'Afrique. Il est toujours excellent pour humer les personnages louches ou faire un cours de «*realpolitik*», laisse percer un polémiste, voire un prédicateur à l'antiaméricanisme virulent. Il devient, dans certaines pages, un écrivain engagé un peu lourd. Les nombreuses conversations captées clandestinement, avec leurs nuances multiraciales abondantes, sont à décoder avec vigilance, car l'allusif y joue un rôle essentiel. Mais il reste inimitable en conteur désenchanté à la Graham Greene, en moraliste du clair-obscur..

“A most wanted man”

(2008)

“Un homme très recherché”

Roman de 358 pages

De nos jours, arrive clandestinement à Hambourg, en pleine nuit, un jeune Tchétchène parlant russe, à moitié mort de faim, mais portant autour du cou une bourse renfermant une grosse liasse de billets de cinquante dollars, une clé et une lettre rédigée en caractères cyrilliques avec les six chiffres d'un code bancaire. Ayant un lourd passé de violence, il s'est évadé d'une prison russe, a échappé aux policiers suédois qui l'avaient interpellé, est recherché par la police danoise. Il s'immisce dans une famille turque, celle de Léïla et de son fils, Melki, disant s'appeler Issa, être de confession musulmane et vouloir refaire sa vie en devenant médecin. Une jolie et idéaliste avocate allemande, Annabel Richter, qui travaille pour un organisme d'aide aux immigrés, est bien décidée à tout faire pour lui

éviter une expulsion, même si sa cause semble désespérée. Elle apprend qu'il peut réclamer de la banque anglaise Brue établie à Hambourg le versement de l'argent qu'y a dissimulé dans un type de compte secret appelé «*lipizzan*» son père, le colonel de l'Armée rouge Grigori Borissovitch Karpov. Une rencontre est organisée chez Léïla et Melki avec Tommy Brue, le banquier sexagénaire qui se montre d'autant plus coopératif qu'il est séduit par Annabel.

Mais Issa a été très vite repéré et est «*un homme très recherché*» auquel s'intéressent les espions de deux services allemands opposés, ceux de Berlin et ceux de Hambourg, comme des espions anglais qui manipulent le «*Joe*» qu'est Tommy Brue, et des agents de la C.I.A., tous résolus à marquer des points pour leur camp dans la guerre contre le terrorisme. Ils veulent faire de lui un appât, sinon un agent double qui leur permettra d'infiltrer les réseaux islamistes. Annabel, après avoir été enlevée, est obligée de garder Issa dans son appartement, qui a été truffé de micros, pendant que se met en place un dispositif destiné à le piéger, tandis que des pressions sont exercées sur le banquier pour qu'il accepte que le compte «*lipizzan*» soit versé dans des conditions spéciales.

Comme le jeune musulman a des scrupules à entrer en possession de «*l'argent sale de Karpov*», une somme de douze millions et demi de dollars américains, car il sait qu'il a été acquis par des moyens criminelles, est organisée, avec la collaboration d'Annabel et de Tommy Brue, qui a pris toutes les précautions pour assurer la sécurité ultérieure du réfugié clandestin (un passeport allemand), «*l'opération FELIX*», c'est-à-dire le versement de cette somme colossale au Dr Abdullah, apparemment un paisible théologien musulman, habilement médiatisé, mais qui pourrait être un personnage-écran, un grand argentier du terrorisme car on estime que 5 % des fonds qu'il réunit lui sont destinés. À la banque, Tommy Brue reçoit Annabel, Issa et le Dr Abdullah, et s'effectuent le versement du compte «*lipizzan*» à Issa, puis la répartition de la somme entre différentes sociétés prétendument caritatives mais qui servent de couverture à des organisations terroristes, tout cela surveillé subrepticement par les espions, les mystérieux agents de la C.I.A. intervenant finalement pour capturer violemment les deux musulmans.

Commentaire

Développant les différents actes d'une tragédie humaine, Le Carré, avec son grand talent romanesque, son sens aigu de la complexité, nous entraîne des deux côtés (tantôt avec Issa et ses deux protecteurs, tantôt avec les agents secrets chargés de leur surveillance), dans un monde d'ombre, d'eaux troubles, de questions politiques et humaines abyssales, dans un tourbillon d'émotions contradictoires, d'espoirs floués, entretient une tension croissante, un suspense insoutenable, jusqu'à une scène finale poignante où le plan ingénieux qui a été mis au point s'écroule dans un dénouement qui laisse un goût amer.

Le romancier, qu'on sentait comme gêné aux entournures depuis la fin de la guerre froide et l'écroulement du Mur, retrouva ici cette magie de ses premières oeuvres qui avait ensorcelé ses lecteurs. Et d'abord celle du style inimitable qui se manifeste dès la première phrase : «*On ne peut guère reprocher à un Turc champion de boxe poids lourd déambulant dans une rue de Hambourg au bras de sa mère de ne pas remarquer qu'il est suivi par un grand échelas en manteau noir.*»

Fin connaisseur de l'Allemagne, il fait apparaître un Hambourg fantomatique et exact, avec sa fausse nonchalance cossue.

Le livre plein d'une profonde humanité est peuplé de personnages inoubliables :

Issa (Jésus en arabe) se veut un musulman fervent, qui est constamment soumis à la volonté d'Allah, qui fait toutes ses prières, se tient scupuleusement à distance de son avocate. Mais «*ses préceptes religieux semblaient parfois des leçons apprises plus que des convictions*» (page 201). C'est une sorte de Candide venu de l'enfer dont la seule ambition est, semble-t-il, de repartir à zéro en devenant médecin (et, imaginant un avenir où Annabel serait son épouse, il lui dit : «*Quand vous ne serez pas trop enceinte, vous serez infirmière dans mon hôpital [...] Mais il faut d'abord que vous suiviez une formation. Un diplôme en droit ne suffit pas pour devenir infirmière.*» [page 321]) ; mais, pour les services de renseignement, c'«*est un criminel islamiste russe condamné à de nombreuses reprises pour activisme. Il est entré clandestinement en Allemagne par l'entremise d'autres criminels, peut-être islamistes eux aussi, et il ne jouit d'aucun droit dans ce pays.*» (page 190). Devant la méfiance du Dr

Abdullah à son égard, il s'écrie : *«Monsieur ! S'il vous plaît ! Je renonce aux péchés de mon père pour Dieu !»* (page 339).

Annabel Richter, qui est définie ainsi : *«Famille de grands juristes, notoriété ancienne, service diplomatique allemand, des titres à ne plus savoir qu'en faire, domaine à Fribourg»* (page 242) est une jeune avocate idéaliste qui se déplace à bicyclette et porte un sac à dos. Elle oeuvre au sein du *«Sanctuaire»*, organisme qu'elle considère comme sa vraie famille, dont les *«clients sont plutôt du genre de ceux que Frantz Fanon a appelés "Les Damnés de la terre"»* (page 46), *«se consacrant à un noble combat pour ceux que les accidents de la vie destinaient au rebut»* (page 142). Restée traumatisée par son impossibilité d'empêcher l'expulsion d'un certain Magomed (*«elle garderait jusqu'à la mort le souvenir de Magomed lui faisant signe par le hublot de son avion en partance»* [page 355]), elle est convaincue que *«c'est la vie impossible à sauver que je me devais de sauver»* (page 133). Mais elle est facilement démontée par les agents allemands ; elle se demande : *«Comment se faisait-il qu'elle se soit ralliée si vite à leur camp?»* (page 212), qu'elle ait livré *«un flot cathartique d'informations et d'émotions trop longtemps refoulées en elle, l'effondrement de toutes les barrières qu'elle avait érigées dans son esprit, contre Issa [...] et surtout contre elle-même.»* (page 213). Puis, *«chaque jour qui passait, son humeur oscillait entre la honte, la haine pour ses officiers traitants, un optimisme béat autant qu'irrationnel et des périodes prolongées d'acceptation docile de son calvaire»* (page 248) car elle accepte un double jeu où elle se lie à son protégé, Issa (bien que les visites bi-quotidiennes qu'elle lui faisait étaient *«des pièces de théâtre bien répétées»* [page 248]), comme à son protecteur, Tommy Brue. Elle en vient à se *«considérer comme le légendaire papillon d'Australie dont le battement d'ailes peut déclencher un tremblement de terre à l'autre bout de la planète.»* (page 258).

Tommy Brue, le banquier anglais établi à Hambourg après que la banque familiale, au bord de la faillite, ait quitté Vienne et soumis aux pressions et aux menaces des Anglais qui ont corrompu son père ; le sexagénaire qui renoue quelque peu avec sa fille d'un premier mariage, qui vit en Californie, dont la femme, Mitzi, a un amant (qui provoque un *«long silence partagé. De son côté à lui, une angoisse impuissante. De son côté à elle, apparemment une profonde indifférence.»* [page 246]) et qui tombe amoureux d'Annabel, étant *«un homme riche et solitaire en bout de course qui cherchait la coopération de l'amour.»* (page 187), est un personnage pathétique.

Günther Bachmann, un adepte du terrain aussi éloigné que possible des manigances des patrons des différents services, personnage typique de Le Carré, un peu à la manière de feu George Smiley. Il dit de ses collègues : *«Malgré tous les fabuleux joujous d'espions high-tech qu'ils avaient en magasin, malgré tous les codes magiques qu'ils décryptaient et toutes les conversations suspectes qu'ils interceptaient et toutes les déductions brillantes qu'ils sortaient d'une pochette-surprise concernant les structures organisationnelles de l'ennemi ou l'absence desdites, malgré toutes les luttes intestines qu'ils se livraient, malgré tous les journalistes soumis qui se disputaient l'honneur d'échanger ; leurs scoops douteux contre des fuites calculées et un peu d'argent de poche, au bout du compte, ce sont toujours l'imam humilié, le messenger secret malheureux en amour, le vénal chercheur travaillant pour la Défense pakistanaise, l'officier subalterne iranien oublié dans la promotion, l'agent dormant solitaire fatigué de dormir seul, qui à eux tous fournissent les renseignements concrets sans lesquels tout le reste n'est que du grain à moudre pour les manipulateurs de vérité, idéologues et politopathes qui mènent le monde à sa perte.»* (page 265). Cet *«homme qui force le destin accepte mal que des non-initiés regardent par-dessus son épaule pendant qu'il accomplit son oeuvre»* (page 280).

Le mystérieux Dr Abdullah, un homme de cinquante-cinq ans *«minuscule, pétulant, paternel, chauve et affable, avec des yeux brillants, d'épais sourcils et une démarche chaloupée»* (page 296), avait été *«subjugué par les doctrines des Frères musulmans, son activisme lui ayant valu d'être arrêté, emprisonné et torturé»*, mais *«à sa sortie de prison, il a de nouveau failli mourir, cette fois aux mains de ses anciens camarades, parce qu'il prêchait la fraternité, l'honnêteté, la tolérance et le respect de toutes les créatures de Dieu»* (page 254), étant pour lors *«un érudit reconnu dans le monde entier, fils et petit-fils d'imams, de muftis et d'enseignants»* (page 254), *«une icône de tolérance, d'amour et d'intégration»* (page 253), appelé *«l'homme de Dieu, du Livre et du Miel»* (page 270). Mais, étant l'intermédiaire de nombreuses organisations prétendument caritatives, en fait dispensatrices de fonds aux terroristes, il ferait *«un peu de bien afin de faire le mal ou un peu le mal afin de faire le bien»*

(page 272), incluant le terrorisme «*comme un concept qui n'est pas entièrement négatif*» mais «*un tribut douloureux mais nécessaire à la grande diversité qu'est la Oumma*» (page 273), l'ensemble du monde musulman. Avec lui, on atteint un sommet de l'art de l'ambiguïté.

Ce premier roman de l'après-Guantanamo est un document d'une prodigieuse précision sur :

- les complexes activités bancaires qui permettent le blanchiment de l'argent venu d'activités illicites ;
- l'«*espiocratie*», les méthodes raffinées des agents, les rivalités, les coups fourrés entre les services d'espionnage («*l'Unité des recrutements étrangers, qui dépendait de l'Office de protection de la constitution de Hambourg*» [page 55], le centre de Berlin ; mais aussi les Britanniques, un de leurs diplomates «*officieux*», «*rebaptisé consultant financier*» (page 235) a obligé le père de Tommy Brue à accepter des comptes «*lipizzans*» (du nom des fameux chevaux blancs et dressés qui se produisent dans l'École espagnole de Vienne) pour permettre à leurs agents doubles en U.R.S.S. de blanchir leur argent ; les agents de la C.I.A. qui viennent s'imposer, ayant «*le sentiment d'avoir un droit de regard sur Abdullah. Selon eux, il aurait cofinancé un attentat contre l'un de leurs complexes d'habitation en Arabie saoudite et un autre, qui a raté, contre une station d'écoute américaine au Koweït*» [page 267]), entre Européens et Américains, dans une ambiance rappelant celle de la guerre froide (mais, comme le déclare Günther Bachmann, «*Ce n'était plus la guerre froide. On se battait contre une nation éclatée appelée Islam, peuplée d'un milliard et demi de personnes et dotée d'une infrastructure passive à l'avenant.*» [page 69], formée d'«*agents dormants d'Oussama*», de «*recruteurs*», de «*messagers*», de «*logisticiens*», de «*baillieurs de fonds*» [page 68]). Le Carré, qui est à son affaire, qui sait montrer «*la condition ambiguë de l'agent secret*» («*on fait dans l'illégal*» [page 72], reconnaît Günther Bachmann), faisant la part belle à l'ironie caustique avec laquelle il dénonce l'imbroglie dans lequel sont plongés les pays occidentaux dans leur guerre contre le terrorisme ; les services de sécurité allemands, et ceux de Hambourg en particulier, cultivent un certain sentiment de culpabilité auquel vient se greffer un fort désir de revanche car c'est cette ville qui, rappela Le Carré, «*avait accueilli à son insu trois des terroristes du 11 Septembre, sans compter leurs camarades de réseau et co-conspirateurs*», tous membres d'Al-Qaeda, qui, cachés au sein de la communauté turque, avaient soigneusement mis au point les détails de leurs attaques-suicides, Mohammed Atta (le pilote du premier avion précipité sur les tours) ayant, dans les mosquées de la ville, «*vénéré son Dieu vengeur*», pour reprendre l'expression de Le Carré. Il insère même un document envoyé à Bachmann par les supérieurs berlinois (pages 117-126).

- la surveillance des citoyens et la manière dont l'État viole les règles de la vie privée dans la dérive inquiétante à laquelle conduit la logique paranoïaque de la lutte contre le terrorisme;

- les subtiles méthodes de financement du terrorisme islamiste, qui se développe dans la clandestinité, dans certaines mosquées mais aussi des pavillons de banlieue avec jardinets, la «*zakat*» (page 340), cet impôt religieux que tout musulman doit payer pour créer des hôpitaux, des orphelinats, pouvant devenir une machine infernale.

Le livre, qui présente une vision d'ensemble réfléchie, sombre, impressionnante de logique et d'acuité, contient aussi un message politique, propose une réflexion étayée, méthodique, clairvoyante, âpre, sur les menaces qui pèsent sur l'Europe. L'histoire de cette opération d'infiltration n'aboutit pas à une thèse simpliste. On sort du livre inquiet. Le Carré pose des questions embarrassantes : où est la frontière entre le miel de la foi religieuse en Allah et l'attentat à la bombe? qui a raison «*des tenants d'une défense acharnée des droits du citoyen et des tenants de leur violation au nom de la primauté de la sécurité nationale*» (page 115)? quelle justice est celle rendue par les Américains, qu'un d'entre eux définit ainsi : «*La justice droit au but, mon gars. La justice couillue, voilà quelle justice ! La justice où il n'y a pas de putain d'avocats pour tout embrouiller.*» (page 358).

Ce monde du renseignement redouble, inverse notre monde du jour et en fait un crépuscule vertigineux. Plus que jamais le Carré se révèle un artiste de l'anxiété, comme, jadis, le fut Graham Greene. Lucide, intelligent. Désespéré est dérangeant, âpre, mais superbe.

L'épigraphe : «*La règle d'or est d'aider ceux que nous aimons à nous échapper.*» Friedrich von Hügel
Pour la sortie du livre, Le Carré quitta son village des Cornouailles et sa maison face à la mer, pour retourner à Hambourg où, alors qu'il ne s'appelait encore que David John Moore Cornwell, il occupa, en 1963-1964, son premier poste de secrétaire d'ambassade au consulat de Hambourg, où il se

trouvait aussi quand les terroristes avaient attaqué les tours jumelles de New York. Ce fut donc pour lui un retour aux sources, dans cette Allemagne qui lui avait fourni les sujets de ses premiers romans et l'avait fait connaître. Il se fit filmer sur les lieux du roman.

Le Carré fut longtemps l'auteur de romans d'espionnage qui reflétaient les relations Est-Ouest avant la chute du Mur de Berlin, et révélaient la véritable nature des espions. Alors que James Bond, l'agent spécial 007 d'Ian Fleming, était au sommet de sa gloire, chevalier sans peur sillonnant le monde dans un époustouflant déploiement de gadgets, donnant une image flamboyante et hollywoodienne des espions, ceux de Le Carré n'étaient rien que des pions qu'on poussait sur l'échiquier de la guerre des nerfs, en prenant tout son temps pour méditer les coups qui n'avaient qu'accidentellement pour conséquences que du sang soit versé. Ces personnages décalés, avec un instinct guerrier contrôlé et un grand sens de l'héritage national à préserver, effectuaient des missions souvent contraires à leur éthique personnelle, parcouraient une espèce de chemin de croix, cachaient d'indicibles secrets, une permanente anxiété, connaissaient un amer désenchantement. Le romancier évoquait le quotidien minable de ce sale métier, les heures passées dans la poussière de la documentation, le lent cheminement des intrigues et des recherches. Renouant avec la tradition réaliste illustrée avant lui par les maîtres britanniques, Joseph Conrad, Eric Ambler et Graham Greene, il s'adonnait à des descriptions détaillées, fondées sur une connaissance des rouages gouvernementaux jusqu'aux au plus haut niveau ; il imposait une nouvelle tonalité, des atmosphères souvent pesantes, qui donnaient le sentiment d'une usure du monde, d'une guerre perpétuelle et inexplicable qui rongait les personnages à la manière d'une moisissure. Il explorait le thème du retournement jusqu'à l'inquiétante limite où c'est l'emprise sur la réalité qui finit par se perdre. Avec poésie et humour, il conviait ses lecteurs derrière la grande scène du monde, dans un univers peuplé de fantômes du passé et de soutiers de l'espionnage, champions toutes catégories de causes éternellement perdues.

L'archétype de ces espions fut Smiley, l'alter ego, presque le double de Le Carré. Ce prêtre laïc, un homme cultivé, diaboliquement intelligent sous des allures à la fois nonchalantes et élégantes, était animé par un patriotisme de fer qui le conduisait à protéger la Couronne sans faiblesse, à essayer, tant bien que mal, de freiner le rythme de l'inéluctable déchéance de l'Empire britannique, de l'empêcher d'être pris entre l'écorce soviétique et l'arbre américain. Mais Churchill avait bien prédit : «L'Angleterre gagnera la guerre mais perdra la paix», et Smiley et ses amis ont, en effet, perdu la paix, non sans une certaine élégance, avec un abstrait détachement, soumis au fameux dilemme cornélien : devoir d'État ou devoir de famille. Témoin lucide des conflits politiques, Le Carré les analysait avec un remarquable sens de l'Histoire ;

Devenu un maître du genre mais toujours à l'écoute des problèmes contemporains, il sut changer de sujets quand, avec la chute du Mur de Berlin, tout un univers littéraire riche en énigmes s'est lui aussi effondré. Le romancier pour lors touche plutôt à des problèmes économiques, mais ne cesse pas d'être un témoin capital. Dans cette deuxième période, il acquiert plus d'aisance, plus d'allant, une légèreté illuminée.

Et, dans tous les cas, il construit avec soin un puzzle qu'il démonte avec précision par la suite. Sa méthode consiste à annoncer un événement ou un personnage capitaux en deux lignes de tête de chapitre, à passer à autre chose, pour y revenir, dix ou vingt pages plus loin, avec force détails. Cependant, ayant ceci de typiquement britannique, il s'attarde toujours davantage au contenu qu'au contenant, et son style est dépourvu de recherches formelles.

Le grand John Le Carré n'est pas que «le maître du roman d'espionnage» : il est bel et bien un grand romancier.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

